



MUSIQUE

Pelléas
et Mélisande

La réalisation de *Pelléas et Mélisande*, le drame de Maeterlinck mis en musique par Debussy, marque une étape importante dans la discographie de Charles Dutoit et de l'OSM, écrit Carol Bergeron, qui compare la version montréalaise à celles de Karajan et Desormière.
Page B-5

ROCK

En flagrant délit de
fausse représentation

À FORCE de se le répéter, on pourrait croire que David Bowie a véritablement tourné la page sur sa carrière de chanteur solo. Mais il vient de s'engager à fond dans l'aventure amorcée en 1987 avec le groupe de hard-rock Tin Machine, dont le deuxième album vient de paraître.
Page C-8

TÉLÉVISION

Le prix
de la vie

Dans son premier dossier spécial de la saison, Radio-Canada présente dimanche soir *La santé : et maintenant qui va payer ?*, qui passe au scalpel le financement système de santé canadien. Un reportage dense, écrit Hugo Léger, qui fera palpiter le cœur des contribuables.
Page C-9

DANSE

Gallotta,
la création libérée

Comme Édouard Lock, qui fit d'abord du cinéma, comme Paul-André Fortier, qui fut professeur de théâtre, Jean-Claude Gallotta, est arrivé à la danse comme s'il débarquait en sol vierge, après une escale à l'École des Beaux-Arts de Grenoble. Mathieu Albert nous le présente.
Page C-7



Riopelle, la liberté de l'artiste



Jean-Paul Riopelle

PHOTO JEAN BEAULIEU

Jean-Paul Riopelle
et Jean-Julien Bourgault

Théâtre de l'Oie blanche
Montmagny
Jusqu'au 25 octobre

Jean Dumont

J'AVOUE qu'au départ la curiosité, plus que la passion, m'a fait prendre la route de Montmagny pour aller me rendre compte, par moi-même, de ce que pouvait donner cette confrontation entre le peintre d'art contemporain de renommée internationale et le chanteur de l'art populaire, entre le signataire du Refus global et celui qui donna un nom à la tradition de la sculpture sur bois. Il faut bien avouer qu'il y avait aussi, derrière cette curiosité, des motifs moins clairs. Il faut dire que les rumeurs courent si vite sur l'aile du vent, alimentées par un mot, un « on-dit », une apparition de l'artiste à la télévision : qu'est donc le Jean-Paul Riopelle d'aujourd'hui ? Et plus que toute autre chose : qu'en est-il donc de sa peinture ?

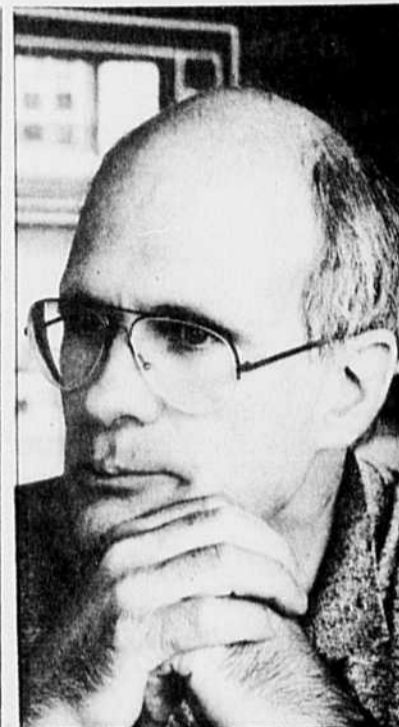
Belle leçon donnée à un milieu de l'art toujours friand de catégories, de hiérarchie et d'exclusion. Et j'ai tout à coup eu envie de séparer nettement l'art et la morale et même, pour être franc, d'envoyer tout simplement la morale faire un tour bien au-delà des battures de Montmagny.

La dernière exposition que j'ai vue de lui date déjà de quelques années. Elle regroupait alors, à la Galerie Espérance, des pièces récentes et des pièces plus anciennes. Ces dernières m'avaient enchanté, les autres m'avaient laissé sur leur seul bordé déjà de couleurs acides et scintillantes. Peut-être d'ailleurs ne les avais-je pas vraiment vues ; à cause du regard pas vraiment libre, à cause de l'ambiance de vernissage contre laquelle les oeuvres doivent toujours se défendre, quelque-elles soient, à cause peut-être de l'agacement dû à l'absence de l'artiste qui s'était désisté au dernier moment...

Pourtant je me souviens m'être arrêté longuement devant une des dernières pièces de sa série des oies, pas peinte celle-ci, mais construite. Une immense boîte ouverte accrochée au mur et remplie d'appellants de bois sommairement sculptés. Cette pièce constituait un extraordinaire plaidoyer en faveur de la liberté de l'artiste. Et seul, un artiste véritable pouvait avoir pris cette liberté de la faire et de l'exposer dans le contexte de cet événement.

Je retrouvais le parfum enivrant de cette même liberté dans l'événement de Montmagny. L'artiste, sans doute le plus internationalement célèbre de chez nous, invitant son gosseur de copain de chasse à exposer en sa compagnie... Je suis sûr que je fais erreur. Il y a de grandes chances que c'est le Jean-Julien Bourgault qui a su donner un nom à l'art populaire de toute une région que l'artiste célèbre s'est soudain senti fier d'avoir à ses côtés sur les cimaises improvisées du Théâtre de l'Oie blanche de Montmagny qui n'en avait jamais tant vu. Belle leçon donnée à un milieu de l'art toujours friand de catégories, de hiérarchie et d'exclusion. Et j'ai tout à coup eu en-

Voir page C-6 : Riopelle



Robert Favreau

ROBERT FAVREAU

Pour en finir avec Nelligan

Nathalie Petrowski

IL Y A plusieurs ironies dans le plus hallucinant étant que ce premier film de fiction sur le poète national québécois, fleuron glorieux de notre patrimoine culturel, a été entièrement financé par le gouvernement fédéral suite à la décision de la SOGIC, noble institution québécoise, de ne pas soutenir le projet. Un individu non identifié de cette noble institution québécoise aurait dit que les « pouettes » et la « poésie » ça n'intéressait pas le monde. Un autre individu tout aussi innomable aurait dit qu'il n'y avait pas assez d'extérieurs dans le scénario de Nelligan et qu'en conséquence le commerce des calèches du Vieux-Montréal n'en aurait pas pour son argent. A deux mois d'avis, la SOGIC réservait donc à Émile Nelligan le même sort que cent ans avant la bonne société québécoise lui faisait subir, le jetant ni plus ni moins aux poubelles et le déclarant socialement mort. « S'il avait fallu que le rapport Arpin soit en vigueur, de dire Robert Favreau, le film n'aurait tout simplement jamais existé ».

Heureusement pour Robert Favreau et pour Émile Nelligan, le rapport Arpin est à l'étude et les institutions fédérales comme Téléfilm Canada et l'Office national du film peuvent encore à l'occasion prêter main forte aux films québécois et leur in-

Voir page C-2 : Favreau

« Je trouve qu'on a proclamé Nelligan grand poète national de façon prématuré. Je ne dis pas que c'est un minable. Il avait un potentiel incroyable pour devenir un très grand poète sauf qu'il a arrêté d'écrire à 19 ans. Son oeuvre est trop succincte pour crier au génie. »

JUDITH THOMPSON

La femme forte du théâtre anglo-canadien

Hervé Guay

EN PHOTO, il y a une certaine parenté entre Judith Thompson, la comète de la dramaturgie anglo-canadienne et la protagoniste de sa dernière pièce *Lion dans les rues*, Valérie Blais. Mêmes yeux bleus cristallins, même regard angélique, mêmes longs cheveux blonds.

En ce sens, le choix du metteur en scène Claude Poissant n'est sans doute pas fortuit puisqu'on imagine peu les boucles blondes à une petite Portugaise de Toronto (personnage que Valérie Blais devrait incarner selon le texte).

En revanche, un metteur en scène peut aisément évoquer le regard de l'auteur par les traits d'une comédienne, d'autant plus que *Lion dans les rues* utilise explicitement le procédé : Isobel observe plus qu'elle n'intervient dans l'action. À la limite, toute cette pièce équivaut au cauchemar de son imagination tourmentée.

Ce parti pris aurait de plus l'intérêt de rompre avec le cliché de douceur souvent associée à la jolie Canadienne-Anglaise blonde aux yeux bleus, ce à quoi correspond parfaitement Judith Thompson. Mais, ses pièces sont là pour rendre compte que la surface du puits a beau être limpide et calme, il n'en cache pas moins des profondeurs inquiétantes, voire apocalyptiques.

Judith Thompson elle-même semble s'être méprise devant son image lorsqu'elle était adolescente. « Comme bien des jeunes filles, en me regardant dans le miroir, j'ai voulu devenir comédienne. » On l'a acceptée à l'École nationale de théâtre à Montréal. Là, en 1979, dans un cours de masque, la voilà confrontée aux premiers personnages désireux de vivre au fond d'elle-même. « Mon personnage s'est mis à parler. L'été suivant, sans trop m'en rendre compte, à temps perdu, j'ai écrit *The Crackwalker*. » Pre-

« Quand j'écris, j'essaie toujours de devenir le personnage. Je le suis d'ailleurs. Je ne veux pas le raconter. Il parle de lui-même. Je m'efface devant lui. Je ne juge pas plus mes personnages que je ne me juge moi-même. Ce qui ne veut pas dire pour autant que je les excuse, que j'excuse ce qu'ils font. En fait, je les montre dans toute leur vulnérabilité. »

mière incursion dans l'univers glauque qu'explorera son théâtre.

La comédienne se métamorphose en auteure dramatique. Mais, son passé d'actrice laisse des traces dans sa manière d'écrire. « Quand j'écris, j'essaie toujours de devenir le personnage. Je le suis d'ailleurs. Je ne veux pas le raconter. Il parle de lui-même. Je m'efface devant lui. Je ne juge pas plus mes personnages que je ne me juge moi-même. Ce qui ne veut pas dire pour autant que je les excuse, que j'excuse ce qu'ils font. En fait, je les montre dans toute leur vulnérabilité. »

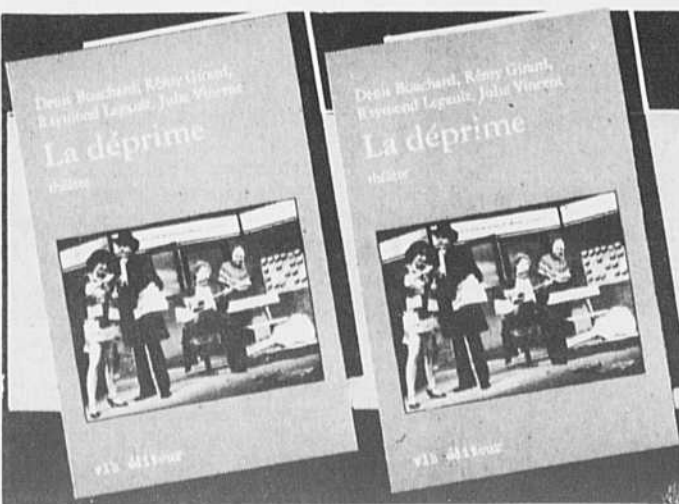
Pour elle, c'est le langage qui révèle le personnage. « Ce que j'apprécie le plus, c'est la langue des gens. Celui qui n'a rien à voir avec l'anglais d'Oxford ni avec la langue telle qu'on l'enseigne dans les écoles. D'ailleurs, ça se trouve dans n'importe quelle classe de la société. C'est à partir de ça qu'on peut créer des personnages. Pas avec la langue correcte, homogène, qui est tellement ennuyeuse. »

Voilà sans doute ce qu'elle a en commun avec Tremblay à qui la critique montréalaise l'a beaucoup comparée. Encore que l'auteure de *Lion in the Streets* ne voit pas l'influence particulière de Tremblay ou de qui que ce soit. « Tout m'influence. Autant Mickey Mouse que les émissions de télévision, les plus débiles, que Shakespeare ou Beckett. Tout. Mais, pas consciemment. »

Voir page C-6 : Thompson



Judith Thompson



ENFIN PUBLIÉE!

Denis Bouchard, Rémy Girard,
Raymond Legault et Julie Vincent
présentent

LA DÉPRIME

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Cette pièce met en scène toute une galerie de personnages aussi loufoques que sympathiques, depuis le chauffeur d'autobus injustement congédié au jeune homme qui doit se marier par téléphone, en passant par Jojo, la vendeuse de lettres d'amour écrites à l'avance. Une pièce, jouée plus de mille fois et qui est rapidement devenue un « classique », aux côtés de *Broue* et autres grands succès de la scène.

208 pages — 14,95\$

◆ Favreau

jecter sinon des sommes somptuaires au moins de quoi voir le jour sur grand écran. En termes économiques, l'équation est simple. En termes psychanalytiques, elle devient plus compliquée mais permet toutefois d'imaginer que dans le grand roman familial qui s'écrit chaque jour

sur Nelligan, le père fédéral a exigé la garde des enfants au grand désespoir de son épouse, la mère provinciale, qui à force de sur-protéger sa progéniture, a fini par l'étouffer.

L'image peut paraître un peu lourde, n'empêche qu'elle rappelle ce que le critique de formule Un, Jean Larose a déjà écrit au sujet du mythe Nelligan et qui contrairement à

ce que Michel Tremblay et André Gagnon en pensent, démontre à quel point Nelligan n'incarne pas notre génie créateur mais nos fissures et nos fêlures collectives; à quel point aussi le poète fut incapable de passer à l'acte donc de devenir un adulte, à quel point son repli dans l'univers maternel, voire la mère patrie française, l'a empêché de s'assumer se-

xuellement et de s'assumer tout court pour en fin de compte rester un adolescent éternel piégé par les échecs du passé et incapable de se projeter dans l'avenir.

Robert Favreau a lu attentivement le texte de Jean Larose, reconnaissant dans la position du critique sa propre vision du poète maudit hissé bien malgré lui au rang de my-

the, de monument et de martyr par un révisionnisme historique auquel le cinéaste a choisi de s'attaquer.

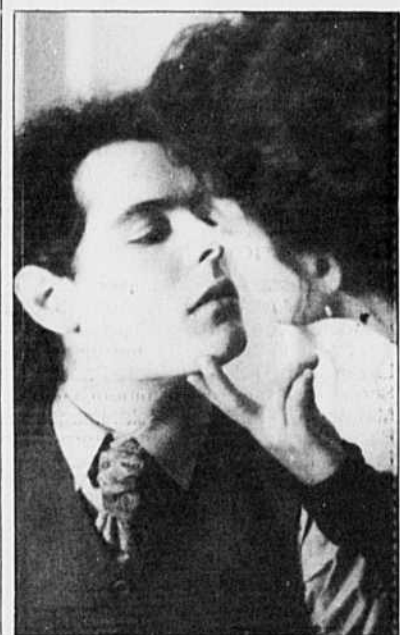
Qu'on se comprenne: Robert Favreau n'a pas voulu détruire le mythe de Nelligan pour que de l'aura du poète, il ne reste plus qu'un tas de poussière et des cendres. Disons qu'il a voulu gratter le vernis romantique du mythe pour nous offrir le polaroïd

délibérément flou d'un ado de la fin du 19^{ème} siècle, ado doué mais trop vulnérable pour se battre contre un milieu étouffant et une société répressive qui refusait de reconnaître son talent. « Je trouve qu'on a proclamé Nelligan grand poète national de façon prématurée. Je ne dis pas que c'est un minable. Il avait un potentiel incroyable pour devenir un très grand poète sauf qu'il a arrêté d'écrire à 19 ans. Son oeuvre est trop succincte pour crier au génie. »

Pourquoi alors Robert Favreau, ex-documentaliste recyclé dans la fiction avec *Portion d'éternité*, un film sur les manipulations génétiques, a-t-il voulu remonter le cours de l'histoire pour faire vivre un poète qu'il n'admire pas forcément? « Parce qu'il était un créateur et que j'avais envie de camper à l'écran le rapport à l'écriture, parce que jamais dans l'histoire du cinéma québécois, on a filmé la réalité urbaine montréalaise du 19^{ème} siècle et parce qu'il faut rentrer dans Nelligan pour un jour en sortir. »

Le Nelligan de Robert Favreau n'est donc pas un personnage sympathique, ni attachant, réalisme psychologique oblige. « S'il l'avait été, des gens seraient probablement venus à son secours plutôt que de le laisser moisir à l'asile, explique Favreau. J' imagine donc que Nelligan était un adolescent attardé, un jeune pas parlable, plutôt froid et prétentieux. Dans son rapport avec les hommes et les femmes, je crois qu'il était complètement assexué. C'est pourquoi je n'aurais jamais pu caster un Roy Dupuis dans le rôle. Dupuis a beaucoup trop d'énergie vitale et sexuelle alors que Marc Saint-Pierre a juste assez de froideur pour que le spectateur ne le perçoive pas comme une victime mais comme quelqu'un qui à sa manière a couru à sa perte. »

Est-ce dire que Nelligan a mérité un destin aussi tragique? Robert Favreau nuance immédiatement ses propos. Loin de lui l'idée de tout mettre sur le dos de Nelligan et de douanier sa famille, la société québécoise de l'époque et le milieu petit-bourgeois dont il était issu. De fait, le film de Favreau est davantage une critique de la petite-bourgeoisie qui a vu naître Nelligan que du poète lui-même. Cette relecture des événements tranche radicalement de l'interprétation de Michel Tremblay dans l'opéra Nelligan. « Tremblay est parti du postulat que Nelligan vivait dans une société bornée et fer-



Marc Saint-Pierre et Dominique Leduc dans *Nelligan*.

mée et que c'est cette société qui l'a détruit. Moi je pars d'un sous-groupe, la petite-bourgeoisie, sous-groupe qui a laissé la société bornée et fermée agir et qui n'a rien fait pour l'arrêter. C'est quand même incroyable de penser que ni la famille, ni les amis et je pense à Idola Saint-Jean, la première féministe québécoise, je pense au père Sears, personne n'est venu voir Nelligan à l'asile, personne n'a essayé de l'en sortir. »

Robert Favreau va encore plus loin. Selon lui, ce qui est arrivé à Nelligan, pourrait se reproduire, voire se reproduit régulièrement aujourd'hui. Pour étayer sa thèse, il dessine un portrait robot familial. Décrocheur à 16 ans, porté sur la bouteille, entretenant des relations troubles avec des gens un peu louches, Nelligan c'est aussi le « p'tit cul » de Laval qui s'encanaille sur la rue Saint-Laurent. « S'il vivait aujourd'hui, on commencerait par l'envoyer chez un psychologue, après cela on lui ferait faire un petit tour en institution avant de le désinstitutionnaliser. Tôt ou tard on le retrouverait prostitué au Parc Lafontaine. L'artiste serait-il sauvé pour autant? On aime se bercer de l'illusion qu'il n'existe plus dans nos sociétés civilisées de génies méconnus. Moi je n'en suis pas si certain. Je crois que chez certains déchets de la société, il y a des Émile Nelligan dont on n'entendra jamais parler. »

La charge est forte et Robert Favreau la livre en se demandant déjà quelles foudres il va s'attirer. Il poursuit tout de même: « Je ne peux pas m'empêcher de penser que Nelligan par sa passivité, par son ambiguïté, par son impuissance, ressemble au Québec contemporain. S'il fallait que demain des policiers fédéraux débarquent au Québec pour nous enfermer, j'ai l'impression que nous les laisserions faire en nous excusant. »

Robert Favreau lui ne s'excuse de rien et surtout pas d'avoir signé un film qui risque d'aller à l'encontre de ce que nous voulons bien penser de Émile Nelligan. Ceux qui ne sont pas d'accord pourront toujours trouver les justifications nécessaires pour refuser la vision de Robert Favreau et lui en superposer une autre. Chose certaine, le mythe de Émile Nelligan, aussi fort soit-il, est peut-être en train de vivre ses dernières heures de gloire dans le jardin de givre de nos illusions.

La Passion



SUR TOUS LES TONS.

The PHANTOM of the OPERA

de ANDREW LLOYD WEBBER
mis en scène par HAROLD PRINCE

Version Originale!

SEULEMENT TROIS MOIS!

Théâtre Maisonneuve,
Place des Arts, Montréal

du 12 NOVEMBRE 1991
au 20 FÉVRIER 1992

Avant-premières: 12 et 13 novembre 1991
Gala d'ouverture: jeudi 14 novembre 1991 au profit de la Fondation du Diabète Juvenil.

**RÉSERVEZ UNE SOIRÉE
(514) 790-2222**

LES LIGNES TÉLÉPHONIQUES POUR LA
RÉSERVATION DES TICKETS SONT
OUVERTES LE SAMEDI ET LE DIMANCHE.

Billets en vente également au guichet de la
Place des Arts et aux guichets TicketMaster
(situés dans certains magasins de La Baie)

Groupes (20 personnes minimum)
téléphonez: (514) 874-9153 au Québec
(416) 925-7466 en dehors du Québec

Réservez une place de choix grâce à
Avant-première de American Express,
composez le (514) 790-2222

Cartes Canadien REPSO La Presse

CINÉMA

Une biographie tronquée et sans étincelle

Nelligan

Réal : Robert Favreau. Scénario : Aude Nantais, Jean-Joseph Tremblay, Robert Favreau et Claude Poissant. Avec Marc St-Pierre, Luc Morissette, Lorraine Pintal, Luc Morissette, Gabriel Arcand, David La Haye, Dominique Ieduc, Andrée Lachapelle, Gilles Pelletier, Denise Filiatrault, Aubert Pallascio, Jean-Louis Millette. En v.o. française au cinéma Berrri.

Odile Tremblay

Il EST toujours difficile pour un cinéaste de traduire le monde intérieur d'un artiste, avec sa souffrance et ses extases. Le défi repose généralement sur les épaules du comédien principal et rarement sont-elle assez solides pour en supporter le poids. Le *Nelligan* de Robert Favreau n'a pas su éviter cet écueil. Après que l'opéra de Michel Tremblay/André Gagnon ait laissé le public québécois sur sa faim, tout le

monde voulait en connaître davantage sur la vie de l'auteur du *Vaisseau d'or*. Le Québec n'est pas riche en poètes maudits. Nelligan, c'est à la fois notre Rimbaud et notre Verlaine, avec les murs de St-Jean-de-Dieu en prime. Mais Robert Favreau a voulu donner une seule portion du destin de Nelligan, se concentrant sur l'année (1899) qui précède son hospitalisation, juste avant que le poète de 19 ans ne sombre « dans l'abîme du rêve ». Est-ce habile ? Pas sûr. Le *Nelligan* demeure tronqué, incomplet et le personnage du poète nous échappe. Faiblesse du scénario ? Peut-être. Des interprètes ? Sans doute.

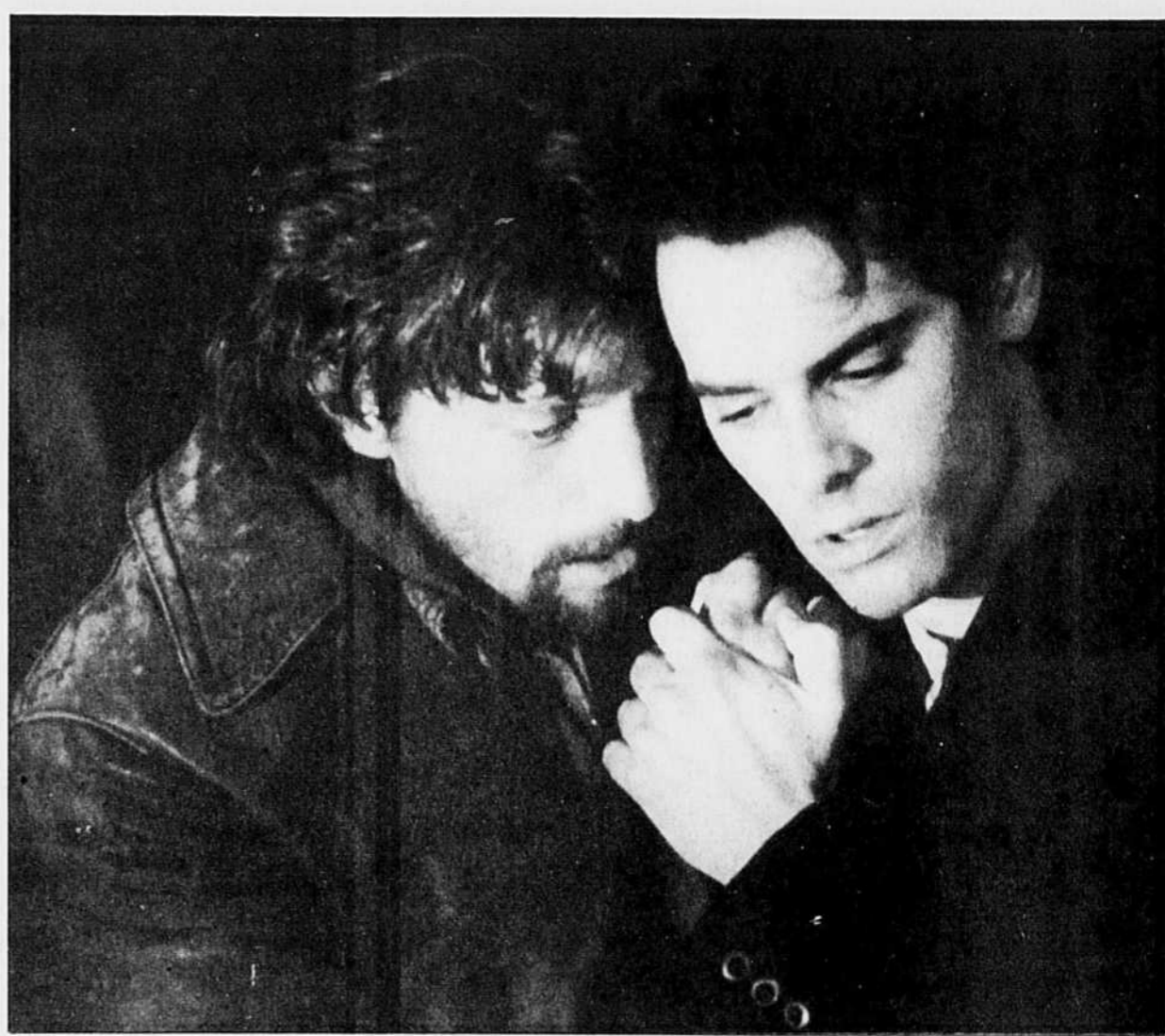
Il a 19 ans donc et il aime sa mère (Lorraine Pintal) qui le rend bien. Émile (Marc St-Pierre) compose ses poèmes dans la fièvre, fait ses premiers pas dans le monde, auprès d'Idola St-Jean notamment, belle jeune fille délurée (qui deviendra une des chefs de file du mouvement fémi-

niste). Nelligan est beau, il attire le regard et attise la convoitise des femmes des hommes. À *L'École littéraire de Montréal*, on le rejette quelque peu mais il gagne l'affection et la protection de l'homosexuel Arthur de Bussières, tandis que le père Seers, un homme de lettre, le prend sous son aile. C'est l'écheveau de tous ces rapports humains qui se tisse dans le film de Favreau. On verra le père alcoolique chasser Émile de son toit, et le poète sombrer dans l'errance et la bouteille.

Plutôt que sur la dualité père anglophone/mère francophone qui marqua de son double sceau la vie de Nelligan, Robert Favreau a mis l'accent sur le rapport trouble qu'entretenait le jeune poète avec sa mère. Le cinéaste prend la liberté de traiter cette relation sur un mode quasi incestueux. Pourquoi pas ? Mais à d'autres occasions, à mon avis, il travestit trop les faits historiques. Ceux qui connaissent la vie de Nelligan savent qu'il vécut son heure de gloire en récitant sa magnifique *Romance du vin* devant ses confrères poètes de *L'École littéraire de Montréal*. Ceux-ci, éblouis, l'ont alors porté en triomphe à travers les rues de la ville. Or, dans le film, c'est tout le contraire. Nelligan n'a même pas le temps de réciter son poème jusqu'au bout qu'il est jeté dehors par l'assemblée. Jusqu'à quel point un cinéaste peut-il choisir de mêler vérité et fiction dans un film biographique ? Grande question. Mais il me semble que le public désireux de mieux connaître Nelligan aurait gagné à un meilleur respect de la vérité.

Physiquement, le jeune Marc St-Pierre ressemble de façon étonnante à son modèle. On croirait voir ressusciter le Nelligan des photos d'époque. Hélas, le jeu du comédien manque de consistance et de force. Il ne réussit à rendre ni le génie du poète ni la montée de sa folie. Certains rôles secondaires ont plus de vigueur. Dominique Ieduc est très convaincante en Idola St-Jean et Gabriel Arcand rend avec flamme le personnage du père Seers. Mais l'interprétation inégale empêche le film de lever de terre.

Nelligan est tout en clairs-obscur, avec les très beaux éclairages intérieurs des premiers âges de l'électricité, des dernières soirées à la chandelle; toutes atmosphères feutrées et embrouillardées fort bien rendues



Nelligan, un film de Robert Favreau, avec David La Haye et Marc St-Pierre.



Dans la soirée, avec Marcello Mastroianni et Sandrine Bonnaire.

Un difficile apprivoisement

Dans la soirée

De Francesca Archibugi, avec Marcello Mastroianni, Sandrine Bonnaire, Zoé Incrocci, Giorgio Tirabassi, Victor Cavallo, Veronica Lazar, Lara Pranzoni, Paolo Panelli. Scénario: Franceschi Archibugi, Gloria Malatesta, Claudia Sbarigia. Images: Paolo Carnera. Son: Franco Borni. France-Italie, 1990. 102 minutes. En version française au Crémazie.

Francine Laurendeau

ITALIE, 1977. Ce n'est pas parce qu'il vient de prendre sa retraite que le professeur Ludovico Bruschi en même pour autant une existence désorganisée. Bien au contraire, chaque jour de la semaine se déroule selon un horaire soigneusement établi, à commencer par le rasage matinal chez son ami le coiffeur. Mais un événement banal vient bouleverser sa vie : son fils et sa compagne se séparent et lui demandent de garder pour un temps leur enfant. Il s'entend étonnamment bien avec sa petite-fille. Le problème, c'est Stella, sa bru. Il ne se résigne pas à l'irrégularité de ses visites, à l'hostilité qu'elle lui manifeste, à sa manière irresponsable et désordonnée de concevoir l'éducation de son enfant. Avec vous remarqué que les jeunes personnes sont souvent plus irascibles et plus butées que les vieilles ? C'est Ludovico qui fera l'effort de comprendre sa belle-fille. Et il arrivera presque à l'apprivoiser. Plus qu'un malentendu entre générations, ce sont deux façons de vivre qui s'opposent et se contredisent sous l'oeil curieux de la petite Papere, sous l'oeil effaré de la vieille servante.

Et c'est tout autant ce conflit que ses témoins qui m'ont vivement intéressée dans ce deuxième long métrage de Francesca Archibugi (après *Mignon est partie*). La générosité et la désarmante sincérité de Ludovico nous séduisent d'emblée. Il est finement interprété par Marcello Mastroianni. Même ses petits côtés le rendent attachant.

Tandis qu'au premier abord, le personnage de Stella (Sandrine Bonnaire) agace par son inconséquence et ses contradictions, son anxiété destructrice et sa désarçonnante instabilité, d'autant plus que Sandrine Bonnaire ne triche pas et le joue à fond. Mais peu à peu, Stella s'éclaire. Je pense par exemple à la courte séquence où Ludovico rencontre la

mère de la jeune femme. Et en s'éclairant, elle s'humanise. Mais le personnage le plus surprenant, c'est la petite Papere, sérieuse comme seule peut l'être un enfant de quatre ans, tellement intelligente que, parfois, Ludovico lui parle comme à une adulte. Elevée par ses parents dans le mouvement « socio-alternatif », c'est-à-dire sans discipline, sans horaire, sans règles, elle découvre la sécurité que donnent des balises. Une sécurité affective et douce parce que son grand-père n'est pas le moins du monde répressif. Je vous laisse la surprise de son dédoublement et de sa solution.

Enfin, il y a Elvira, la vieille domestique probablement arrivée toute jeune dans cette maison, débarquant de Sardaigne ou des Abruzzes. Elle fait partie des meubles, son maître ne la voit plus. Tandis que Stella et sa fille, elles, la voient et lui parlent. Ainsi, Papere s'étonne de l'entendre faire tant de fautes et la corrige, à son grand dam. Mais ce qui la blesse, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, d'être reprise par un enfant. C'est d'avoir été plus de quarante ans au service d'un homme instruit qui ne s'est jamais assez intéressé à elle pour lui apprendre à parler un bon italien.

Ces nuances linguistiques (peut-être Elvira parle-t-elle un dialecte) sont assez mal rendues par un doublage insatisfaisant à quelques égards. On a demandé à Mastroianni, dont le public francophone connaît bien la voix, de se doubler lui-même. À priori, je dirais que c'est une bonne idée. Malheureusement, son très fort accent nous fait perdre quelques répliques, surtout au début. Et comme le film est déjà un peu trop bavard, c'est gênant. Courage. On finit par s'habituer ou par se faire une raison.

J'avais constaté exactement le même problème dans *L'Homme qui a perdu son ombre*, le dernier Tanner vu cet été au Festival des films du monde, avec le lourd accent espagnol de Francisco Rabal. Mais dans un film qui se passe principalement en Espagne et dans le rôle d'un cabaretier espagnol, son accent en français avait au moins le mérite d'être parfaitement justifié. Enfin, ce n'est pas une raison de se priver de *Dans la soirée*.

5 DERNIERS JOURS
POUR ACHETER LA CINE-CARTE
10 FILMS 9.90\$*
POUR TOUS LES FILMS, TOUS LES JOURS
34 JOURS POUR L'UTILISER
OUTREMONT
1248, Bernard 273-0437

CINÉMA PARADISO
ILS VONT TOUS BIEN
GUISEPPE TORNATORE
BIENTÔT

FAMOUS PLAYERS Matinées 5.00\$ du lundi au vendredi INFO-FILM 866-0111
LA PUB QUI ARRACHE TOUT!
FESTIVAL D'HUMOUR
CANNES DEUXIÈME PARTIE
DES MEILLEURS FILMS PUBLICITAIRES
Le PARISIEN

LES PRODUCTIONS VIDÉO-FILMS PRÉSENTENT
CLAUDE GAUTHIER RITA LAFONTAINE MICHEL DUMONT
L'HOMME DE RÊVE
UN FILM DE ROBERT MÉNARD SCÉNARIO ET DIALOGUES PAR CLAIRE WOJAS
Le PARISIEN

nelligan
MARC ST-PIERRE
LORRAINE PINTAL
GABRIEL ARCAND
un film de ROBERT FAVREAU
BERRI
CÔTE-DES-NEIGES
CARREFOUR LAVAL
TERREBONNE
SHERBROOKE

"Miam-Miam!" - RENÉ HOMIER-ROY
"Délirant!" - JOURNAL DE MONTRÉAL
"Pétillant!" - LA PRESSE
"Époustouflant!" - LE SOLEIL
"Bidonnant!" - JOURNAL DE QUÉBEC
"Étourdissant!" - LE DEVOIR
"Mordant!" - THE GAZETTE
"Truculent!" - CHANTAL JOLIS
"Délicieux!" - TORONTO SUN
"Tordant!" - TORONTO STAR
"Hilarant!" - LE PUBLIC
DELICATESSEN
UN FILM DE JEUNET ET CARO
DES JARDINS
LANGELIER
CARREFOUR LAVAL

Agnieszka Holland, au coeur de la question juive

Odile Tremblay

JUSTE à la regarder s'assois, se mouvoir, on sait qu'elle est une femme de l'Est. Ses gestes, son style, son visage le crient. Il y a dans ses films comme dans son « look » quelque chose d'austère, de décidé, sans coquetterie ni afféterie, propres à une culture qui rejette l'artifice. Sa voix tranchée use de phrases brèves, fuit les ellipses. Agnieszka Holland est cette cinéaste dont on admire l'oeuvre exigeante, douloureuse : *Europa. Europa* en 90, qui tenait encore dernièrement l'affiche au Rialto, *To kill a priest* en 87, deux ans plus tôt *Amères récoltes*, pour ne citer que ses plus connus et ses plus primés. La Polonaise d'origine juive nous a habitués à un cinéma engagé,

reflet de sa propre vie, au passé difficile, politiquement agité.

Et voici qu'aujourd'hui, elle accompagne le film d'un autre, d'Andrzej Wajda, plus précisément. Le réalisateur de *L'Homme de marbre*, de *Danton* signait en 90 *Korczak*, basé sur la vie d'un écrivain et médecin héroïque du ghetto de Varsovie. Le film sort chez nous cette semaine. Agnieszka Holland en a rédigé le scénario. Elle n'en est d'ailleurs pas à sa première collaboration avec Wajda. « Je lui dois pratiquement ma carrière », dit-elle. Dès 77, elle collaborait au scénario de *L'homme de marbre*, puis de *L'homme de fer*, de *Danton*, entre autres, avant de signer *Korczak*.

Agnieszka Holland connaissait depuis longtemps le héros du film de

Wajda. Le propre père de la cinéaste, un érudit et un philosophe, avait travaillé pour le journal écrit par des enfants que dirigeait Korczak. Dans la famille d'Agnieszka, le médecin juif était lu, admiré. « J'étais enthousiasmée par le personnage », dit-elle. Plutôt que d'édulcorer les propos de Korczak dans le scénario, elle s'est rangée du côté de la vérité historique. Toutes les parolles du méson journal. Le projet de film connu maints déboires, étant jugé trop sombre par le producteur américain, alors que Wajda, au ban du régime, cherchait vainement un co-producteur polonais. Il fut ans de temps, le projet fit antichambre avant de voir le jour.

Ecrire pour les autres, Agnieszka Holland n'apprécie pas tellement, dé-

clare en toute candeur le faire surtout pour l'argent. Lorsqu'elle travaille avec Wajda, elle se sent humble, cherche à deviner ses intentions. « De toutes façons, quand j'écris, je souffre », dit-elle.

Agnieszka Holland est née à Varsovie en 1948. Dès l'âge de quinze ans, elle était déterminée à faire carrière dans le septième art. « Au cours des années 60, le cinéma nous apparaissait comme un médium très important, novateur, explique-t-elle. Et puis j'avais envie de m'ouvrir au monde, de diriger les autres aussi ». En allant étudier à *L'école de film de Prague*, milieu foisonnant où Forman, Menzel, Kundera enseignaient, la jeune fille croyait fuir les problèmes politiques. Pas de chance ! Elle tomba en plein printemps de Prague. La défenderesse des droits de

l'homme fut même incarcérée quelques semaines là-bas. En 71, quand, retournée en Pologne, elle a continué à militer du côté des résistants, les autorités l'ont mise sous surveillance, l'empêchant de travailler, refusant tous ses scénarios. Wajda, qui croyait à son talent, l'a soutenue jusqu'à ce qu'elle perde. En 78, elle put réaliser *Des acteurs provinciaux*, puis deux ans plus tard avec *Fever*, qui fut primé à Gdansk et à Berlin. La Pologne du temps, qu'on n'imagine qu'enlignée dans une énorme file d'attente, Agnieszka la décrit, non-obstant ses embargos politiques, comme une sorte de paradis culturel entièrement financé par un régime qui ne lésinait pas avec les arts.

Mais en 81, après la proclamation en Pologne de la loi martiale, la ci-

néaste, interdite de séjour, dut s'exiler en Allemagne, puis à Paris qu'elle habite toujours. Ses films les plus célèbres ont été réalisés après son départ de Pologne : *Amères récoltes*, qui fut en nomination pour les Oscars de 85, deux ans plus tard, *To kill a priest*, l'histoire récente d'un prêtre polonais assassiné par la vieille garde communiste, puis *Europa Europa*, racontant la montée de l'antisémitisme durant le 3^e Reich. Pour ce drame de guerre, elle est allée tourner des scènes en Pologne. Mais désormais, la France est devenue presque sa patrie. « D'ailleurs, sa prochaine réalisation (à l'étape du montage) est une vraie histoire française, intimiste, qui se déroule dans une famille du pays. « Ce sera mon film le plus personnel », prédit-elle.

CINÉMA

Au-delà de la tragédie

Korczak

Réal : Andrzej Wajda. Scénario : Agnieszka Holland. Avec Wojtek Pszoniak, Ewa Dalkowska, Piotr Kozlowski, Marzena Trybala. Image : Robby Müller. Musique : Wojciech Kilar. Au cinéma Côte-des-neiges. (En v.o. polonaise, s-t. anglais). 118 min.

Odile Tremblay

LE FILM est tourné en noir et blanc. Il est signé Andrzej Wajda. Le grand cinéaste polonais, à l'heure où sa patrie règle ses comptes avec son passé, a eu envie de déterrer le lourd héritage de la dernière guerre. Cela donne *Korczak*, la touchante histoire vécue d'un homme de coeur dans le ghetto de Varsovie. Un thème à peu près similaire inspirait *Une vie pour une vie* — Maximilian Kolbe, le dernier film de Krzysztof Zanussi. Des saints ont abouti qui à Auschwitz, qui à Treblinka. Le cinéma polonais en témoigne aujourd'hui.

Ce film, à sa sortie en Europe, fit l'objet d'une controverse folle. Certains, Claude Lanzmann, le réalisateur de *Shoah* en tête, ont crié à l'antisémitisme, parce que le film justement ne montrait pas d'antisémites. On lui a reproché sa finale surréaliste préférant le symbole à la représentation directe des chambres à gaz. On a dit que Wajda avait dérobé Korczak aux juifs pour l'attribuer aux catholiques. Toutes ces critiques m'apparaissent complètement absurdes, déplacées, même, mais prouvant que l'holocauste demeure un sujet névralgique qui soulève toujours une charge émotive énorme.

Korczak est un médecin, un lettré, un chercheur, un écrivain. Et un juif. Même pas circoncis, mais l'occupation nazie lui colle une race. Et il doit démentager son orphelinat à l'intérieur du ghetto de Varsovie. Ce grand pédagogue a choisi de redonner le pouvoir aux enfants, de créer pour eux un monde qui les respecte, qu'ils contrôlent. Mais qui contrôle



Korczak, un film réalisé par Andrzej Wajda, d'après un scénario d'Agnieszka Holland et mettant en vedette Wojtek Pszoniak.

quoi que ce soit au ghetto de Varsovie ? Tout le film portera sur le combat d'un homme qui désire préserver, nourrir, sauver, dans des conditions inhumaines, les 200 orphelins qui lui sont confiés, qu'à mendier, à supplier, à s'abaisser pour y parvenir. Sa notoriété pourrait lui sauver la vie, mais il refuse, choisit la mort à Treblinka aux côtés de ses

protégés. Y eut-il des saints et des martyrs dans la religion juive ? Pourquoi pas ? demande Wajda.

Le cinéaste polonais dit avoir mijoté ce film dix ans avant de le réaliser. Le thème lui semblait essentiel : un remède contre l'oubli et l'indifférence à un juste. Korczak est interprété par Wojtek Pszoniak, le Robespierre du film *Danton*. Celui-ci apporte au personnage une pudeur, une bonté, une grandeur même proprement admirables. Ce qui n'empêche pas le film de s'enliser quelque peu dans les bons sentiments. L'accueil était peut-être incontournable.

On peut déplorer que *Korczak* n'apporte pas grand chose de neuf au dossier chargé de l'holocauste, tant

le sujet fut traité sur tous les tons à l'écran comme en littérature. Mais Wajda le traite sur un ton sobre qui élève le niveau de la tragédie, et la transcende pour ainsi dire. Sur une trame sombre comme pas une, donnant prise à toutes les dramatisations, Wajda refuse d'en rajouter. Pas de scènes gratuites de violence, mais celles indispensables de la vie quotidienne dans ce ghetto condamné : les coups, les exécutions sommaires, presque banalisées, et ce ton poignant pour expliquer la mort aux enfants (qui ne font pas par ailleurs d'étincelles du côté de l'interprétation). Film sur la bonté et le courage d'un héros, donc, également regard sur les juifs collaborateurs, faiblesse et courage confondus dans un même drame.

Mais le film de Wajda est au bout du compte tellement raffiné dans son ton, dans son traitement, qu'il perd un peu son « punch » en cours de route. À force d'avancer sur la pointe des pieds, Wajda habitue presque le spectateur au quotidien de l'horreur, s'exécute sur un mode quasi monotone. *Korczak* traîne en longueur. On aurait voulu voir raccourcies plusieurs scènes. Ce qui n'empêche pas certains procédés heureux. Sur un mode très subtil, le film saute d'un genre à l'autre, mêlant fiction et documentaires d'archives. Cela paraît à peine, mais soudain, on découvre que ces squelettes humains ne sont pas, ne peuvent pas être des acteurs. Le noir et blanc autorise ces subtils chevauchements. Par ailleurs, quelques rares éléments fantastiques viennent changer le ton réaliste de cette oeuvre. Tout-à-coup, une auréole apparaît sur la tête d'un enfant, tout à coup, ceux qui doivent mourir se précipitent en blanc vers la rédemption. La beauté de la finale controversée s'inscrit dans cette approche surréaliste qui confère une poésie à cette oeuvre un peu austère.



The Fisher King, avec Robin Williams et Jeff Bridges.

Conte de fée moderne

The Fisher King

Réal : Terry Gilliam. Scénario : Richard LaGravenese. Avec Jeff Bridges, Robin Williams, Amanda Plummer, Mercedes Ruehl, Michael Jeter. Image : Robert Pratt. Musique : George Fenton. En v.o. anglaise aux cinémas Impérial, Versailles, Laval, Greenfield Park, Dorval, Cinéma 5. (137 min).

Odile Tremblay

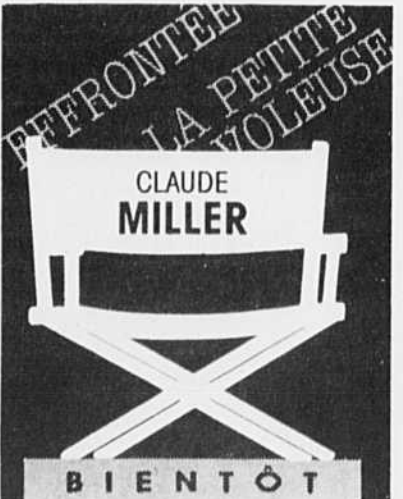
C'EST UN VRAI conte de fée moderne que nous sert l'Américain Terry Gilliam avec *The Fisher King*. Le film en est un dit « de rédemption », mettant en scène un héros « battant » et sans coeur redécouvrant dans le bain de l'épreuve le vrai sens de la vie. Le procédé se répète dans toutes les productions hollywoodiennes de l'heure. Côté thème, du déjà vu. Ce qui l'est moins, c'est le superbe traitement du film de Gilliam, ses accents surréalistes, ses décors magnifiques et l'idéalisation même de la ville de New York qui sort du temps et de l'espace pour gagner une fabuleuse dimension mythique.

Mais Terry Gilliam a l'habitude de nous servir des films délirants. L'ex-Monthe Python, créateur de *Brazil* et des folles aventures du *Baron de Munchhausen* donne une fois de plus dans le grandiose. *The Fisher King* met en vedette Robin Williams et Jeff Bridges. Le premier, dans la peau de Jack Lucas, est un populaire et cynique disc jockey à qui la vie sourit. Mais voici qu'un jour, une de ses interventions radiophonique ma-

lencontreuses est à la base d'un meurtre collectif. Touché alors par le remord, un soir de désespoir, Jack va pénétrer un monde par lui inconnu, celui des bas-fonds de New York peuplé de clochards et de désaxés violents qui discutent à la pointe du couteau et investissent d'hallucinants égouts. Dans ce royaume habite Parry, un visionnaire, ancien professeur d'histoire médiévale qui, après la mort de sa femme (tuée par l'auditeur de Jack) s'est créé un monde schizophrénique peuplé de terrifiants chevaliers rouges, et se jure de récupérer le Saint Graal dans le château d'un milliardaire. Jack et Parry deviendront amis, le disc jockey essayant d'expliquer auprès de sa victime involontaire les conséquences de sa frivolité passée.

La traversée aux enfers de Jack se traduit par des images somptueuses et fantastiques, des visions intérieures et symboliques venant à chaque instant rattraper l'action, la colorer, la dépasser. Certaines scènes sont fabuleuses, comme cette valse de tous les passants d'une gare, clochards, BCBG et religieuses enlacés sous les lustres brûlant du grand hall ; ou ces banquets de mendiants qui évoquent les anciennes cours de miracles ; ou encore ces pleines lunes qui semblent dessinées ; sans parler des châteaux investis par des chevaliers hors du temps. New York bascule pour se transformer sous la caméra hallucinée de Gilliam en un espace intérieur de délices et de cauchemars, une métropole quasi médiévale, irréaliste à force d'être opprimante, violente et belle.

C'est vraiment l'image qui domine ici, donnant sa couleur à *The Fisher King*. Ce qui n'empêche pas Jeff Bridges et Robin Williams de bien habiter leurs rôles respectifs. Williams surtout, attachant dans son personnage brisé et rêveur. Cela dit, côté thème, on ne sort pas de la morale américaine du jour. Jack Lucas découvrira l'amour à travers sa descente dans le ventre de New York, quant à Parry, il sera sauvé aussi, gagnant la santé et la passion en prime dans l'aventure. Mais malgré la trame facile qui perce l'oeuvre trop souvent, *The Fisher King* passera à la postérité grâce à ses spectaculaires scènes oniriques qui constituent la véritable « rédemption » du film.



“J'AI ADORÉ!”
Rex Reed
“Laura Dern y donne une performance à vous jeter par terre et se hisse au sommet des actrices de sa génération...”
ROLLING STONE
“Un film érotiquement féminin avec un parfum vicilott de douce décadence.”
PLAYBOY
14 ANS
LAURA DERN
GAGNANTE
MEILLEURE ACTRICE FESTIVAL DE MONTRÉAL 91
ROBERT DUVAL DIANE LADD
Parce qu'elle aimait la vie et que les hommes étaient sa vie.
Parce qu'elle respirait l'amour, on l'appelait...
Rose passion
MARIO KASSAR présente une Production de Renny Harlin un film de Martha Coolidge
LAURA DERN • DIANE LADD • LUKAS HAAS • et ROBERT DUVAL dans le rôle de « papa »
ROSE PASSION • JOHN HEARD costumes JANE ROBINSON musique ELMER BERNSTEIN montage
STEVEN COHEN A.C.E. décors JOHN VALLONE directeur de la photographie JOHNNY E. JENSEN
producteurs exécutifs MARIO KASSAR et EDGAR J. SCHERIK d'après le livre de CALDER WILLINGHAM
scénario CALDER WILLINGHAM produit par Renny Harlin réalisé par MARTHA COOLIDGE
MARTINI V.O. ANGLAISE
VERSION FRANÇAISE
DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS
EGYPTIEN 1455 RUE PEEL
POINTE-CLAIRE 6341 TRANSCANADIENNE

ÉVA LIBRE PRÉSENTE
une balle dans la tête
UN FILM D'ATTILA BERTALAN
DIRECTION PHOTOGRAPHIE MICHEL LAMOTHE
MENTION HONORABLE
décernée par la Fédération Internationale de la Presse Cinématographique lors du 7^e Festival International de Cinéma de Troia, Portugal
“Fascinant et singulier objet que ce film hors du monde” 24 Images
“Le cinéaste sait créer une atmosphère, possède le sens du rythme et, avant tout, détient le don de savoir raconter une histoire” Séquences
“Un sens inné de la mise en scène” Le Devoir
“Audacieux, modeste et poignant” Variety
RADIO CENTRE-VILLE
DÈS LE 4 OCTOBRE
CINÉMA CINÉPLEX DORVAL

À la demande générale !
SUPPLÉMENTAIRES de
BONJOUR ! SHALOM !
un film de Garry Beitel
La rencontre-choc de deux cultures à Outremont.
au **Cinéma Parallèle**
3682 boulevard St-Laurent
Prolongation jusqu'au 29 septembre
Lun. - mar. - mer. - jeu. - ven. - 18h.
Sam. - 13h. - 14h. - 15h. - 16h. - 18h. - 19h. 15
DISTRIBUTION CINÉMA LIBRE

Marie-Laure Dougnac, Blanche-Neige des temps post-nucléaires

Alain Charbonneau

LES PRUNELLES vitreuses et la voix fatiguée par les trois entrevues qu'elle avait accordées dans la matinée, Marie-Laure Dougnac avait ce midi d'août dernier le teint pâle de quelqu'un qui était à Paris trois jours plus tôt et qui y serait de nouveau dans la soirée. Son passage à Montréal, à l'occasion de l'avant-première de *Delicatessen* tirait à sa fin et il avait été secoué d'un bout à l'autre par les remous médiatiques entourant ce qui déjà prenait l'allure d'un succès de salle. Calme pourtant, à peine moins réservée que l'héroïne introvertie qu'elle incarne dans ce curieux long métrage, elle parle et répond à mes questions sur un ton osé : « *Delicatessen* a marché fort en France. Sorti en avril, il tient tou-

jours l'affiche à Paris. On est surtout surpris de l'affluence du public adulte : on croyait avoir fait un film pour la génération des 15-25. »

Comédie grinçante, héritière de la bande dessinée et de la pub, qui veut être à la charcuterie ce que *Brazil* était à la bureaucratie, *Delicatessen* de Jean-Pierre Jeunet et Marc Caro nous livre à la vie-mode-d'emploi d'un immeuble où de la cave au grenier fourmille toute une faune de personnages bizarres. Parmi eux, un boucher aux pratiques anthropophagiques et sa fille Julie, une demoiselle qui joue du violoncelle, aussi innocente et attachante que son père peut être assassiné et dégoûtant. C'est cette Blanche-Neige des temps post-nucléaires qu'interprète Marie-Laure Dougnac.

« Julie est typée et caricaturale

comme tous les autres personnages du film, mais elle reste tout de même en porte-à-faux, elle détone légèrement dans ce monde cruel en un sens, où l'on vend de la chair humaine aux clients de la charcuterie. » Simple, naturelle, mais aussi reine des gaffeuses, « elle est cette jeune fille timide, qui peu à peu se délire au contact de son Roméo, Louison. »

C'est évidemment lors de la cérémonie du thé, l'un des moments magiques du film, qu'on la découvre, insécure, coquette et touchante de maladresse. En attendant Louison (Dominique Pinon, le malfrat bougonneur de *Diva*) qui doit venir prendre le thé chez elle, Julie, qui est myope au point de posséder tout en double parce qu'elle brise toujours tout sur son passage, répète comme

au théâtre les étapes du service pour ne pas avoir à porter ses lunettes. Arrive Louison, qui bousille toute sa petite mise en scène. « C'est une scène plus théâtrale qu'il a fallu nourrir d'une foule de détails importants et qu'on a dû préparer très méticuleusement, un peu comme une chorégraphie. »

Lyonnaise d'origine, Marie-Laure Dougnac vit depuis huit ans à Paris où, comédienne de profession, elle joue régulièrement l'ingénue ou la soubrette, dans Molière, Marivaux, Labiche. *Delicatessen* marque ainsi pour elle le passage des planches au plateau de tournage, une première expérience qu'elle a vécue sans déception ni traumatisme : « Il y a évidemment des contraintes techniques au cinéma, dont doit tenir compte tout comédien de théâtre. La ca-

méra vient chercher le jeu de l'acteur, tandis qu'au théâtre, le comédien doit sans cesse projeter : la présence du comédien n'est pas la même. »

Mais, c'est moins d'elle qu'elle aime parler que de sa rencontre avec Jeunet et Caro, qu'elle ne connaissait pas avant le casting. Fils du court métrage et de la pub, tous deux fascinés par le cinéma de David Lynch et des Monty Python, ce sont, dit-elle, « deux grands enfants, mais aussi deux bourreaux de travail, toujours soucieux de ne pas ennuyer le public, faisant preuve d'un professionnalisme hors de l'ordinaire et d'un irrésistible sens de l'humour. Leur film est à leur image, tout à fait. » Elle mentionne en passant qu'outre les 16 semaines de tournage et les quelque 600 prises qui ont été

nécessaires à la réalisation de leur film, Jeunet et Caro surtout (directeur artistique) ont prêté une attention particulière à la photographie, pour laquelle ils ont utilisé une pellicule pré-traitée en laboratoire, qui jaunit la lumière tout en densifiant les tons. D'où cette consistance presque plastique des couleurs, « qui, avec les décors, ajoute beaucoup à la magie de l'image. »

Elle confesse enfin ses goûts éclectiques pour le cinéma, s'enthousiasmant aussi bien pour les vieux Ted Browning et les cartoons de Tex Avery que pour les adaptations de Mikhaïlov ou les films d'aventure américains. Et, là-dessus, elle me quitte pour faire un saut en vitesse au Musée des beaux-arts avant de prendre l'avion qui la ramènera ce soir à Paris.

FILMS VIDÉO



The Marrying Man, avec Kim Basinger.

Yves d'Avignon

SWITCH

(Mes deux vies)
Une comédie de Blake Edwards mettant en vedette Ellen Barkin et Jimmy Smits. Sortie simultanée le 2 octobre.
Que faire quand un homme se voit dans le miroir et s'aperçoit qu'il est une superbe blonde, qu'il conserve son âme masculine dans un corps on ne peut plus féminin ? Après avoir été plaqué par trois de ses amies, il apprend que pour aller au paradis, il doit trouver au moins une femme qui l'a aimé. Sinon, il ira dans la direction opposée. Et c'est en revenant sur terre, pour faire rire sans doute, qu'il s'incarne dans la peau de sa demi-soeur.

CADENCE

Dirigé par Martin Sheen et produit par Richard Davis. Avec Charlie et Martin Sheen, Larry Fishburne et Michael Beach. Sortie simultanée le 3 octobre.
Quand le rebelle Private Bean se retrouve derrière la barricade de l'armée, tous ses camarades appartiennent à un groupe d'amis bien particulier, auquel il ne pourra jamais se joindre : ils sont tous Noirs. Dirigés par un leader appelé « Stokes », le groupe de cinq Noirs entretient de nombreux soupçons à son égard, doutes qui se transformeront en respect mutuel...

UN BAISER AVANT DE MOURIR

(A Kiss before Death)
Un thriller romantique de James Dearden. Avec Matt Dillon et Sean Young. Sortie simultanée le 3 octobre.
Ébranlée par la mort de sa soeur jumelle, Ellen s'éprend sans trop prendre gare d'un jeune homme ambitieux. Alors qu'elle poursuit l'enquête sur la mort de sa soeur, Ellen fait une rencontre hasardeuse qui lui révélera la véritable identité de son mari. Ça pourrait d'ailleurs lui coûter la vie.

THE MARRYING MAN

(L'homme marié)
Écrit par Neil Simon. Avec Kim Basinger et Alec Baldwin. Sortie simultanée le 2 octobre.
Un « playboy » millionnaire (!) a le

charme, le style et tous les agrégats pour le rendre heureux. Il s'apprête à épouser la fille d'un puissant mercenaire de Hollywood. Mais un événement incroyable survient lors de son enterrement de vie de garçon ; il fait la rencontre d'une très jolie chanteuse de cabaret, et c'est le coup de foudre. C'est à ce moment que ses ennuis vont commencer.

SILHOUETTE

Avec Faye Dunaway et David Rasche. Sortie simultanée le 3 octobre.
Une brillante architecte voit son retour à la maison se transformer en cauchemar alors qu'elle est témoin d'un meurtre horrible. De sa chambre d'hôtel, elle est témoin d'un meurtre : une jeune serveuse se fait poignarder par une silhouette imperceptible dans l'ombre. Forcée de rester en ville, elle se rend compte que sa vie est menacée... et sa fille prise en otage...

ÉGALEMENT DISPONIBLES

A Family Matter (en anglais, le 3 octobre) : Une seule chose en tête, venger la mort de son père, assassiné par la mafia.
Career Opportunities (simultanée le 3 octobre) : Un film de John Hughes. Il obtient le travail que personne ne veut et a en retour la chance d'être l'ami de celle qui fait tourner toutes les têtes.

EN RAPPEL

Uranus (sortie le 25 septembre) : La super-production française de Claude Berri mettant en vedette Gérard Depardieu, Philippe Noiret, Jean-Pierre Marielle, Michel Blanc et Michel Galabru. Dixit Francine Laurendeau : « Un remarquable film d'acteurs. Une reconstitution intelligente et dynamique. »
Le petit criminel (sortie le 25 septembre) : L'excellent film de Richard Aconina mettant en vedette Gerald Thomassin.
The Doors (sortie le 26 septembre) : la très intéressante biographie de Jim Morrison, poète rocker et leader du groupe rendu célèbre par sa *Riders on the Storm*.

À VENIR

Ding et Dong (9 octobre) ; *Moody Beach* (9) ; *Madonna, Truth or Dare* (10) ; *Godfather III* (10).

CINÉMA

Galerie de portraits bêtes et méchants

Delicatessen

De Jean-Pierre Jeunet et Marc Caro, avec Jean-Claude Dreyfus, Dominique Pinon, Marie-Laure Dougnac, Karin Viard, Ticky Holgado, Anne-Marie Pisani, Jacques Mathou, Rufus, Chick Ortega, Jean-François Perrier.
Scénario : Jean-Pierre Jeunet, Marc Caro, Gilles Adrien. Images : Darius Khondji. Son : Jérôme Thiault. Musique : Carlos d'Alessio. France, 1991. 97 minutes. Au Complexe Desjardins, au Carrefour Laval et au Langelier.

Francine Laurendeau

APRÈS UN CATACLYSME ou, plus simplement, une aggravation des problèmes écologiques de la planète, rien ne pousse plus sur terre. Il n'y a par conséquent plus de bétail, donc plus de viande. Les graines que l'on a pu conserver deviennent une denrée précieuse et une monnaie d'échange inestimable.

Dans une banlieue fantomatique, le boucher-charcutier gère un immeuble vétuste, insalubre, dont les murs s'effritent. Mais ses locataires filent doux. Ils savent bien que la viande qu'il débite dans son *Delicatessen*, c'est de la chair humaine. Et ils ne veulent pas finir dans son ha-choir.

À des degrés divers, toute cette faune est vilaine et tordue. Les deux seuls êtres purs et gentils qui habitent le vieil immeuble sont la fille du boucher, Julie, exquise violoncelliste, et un nouvel arrivant, Louison, qui était artiste de cirque avant que son partenaire ne disparaisse (mangé, sans aucun doute). Il joue de la scie musicale. C'est la prochaine victime désignée. Heureusement que Julie veille sur lui et que leurs alliés naturels interviendront in extremis. Je veux parler des « troglodites », armée végétarienne de la Résistance.

On se croirait dans une bande dessinée science fiction fantastique avec un scénario pareil. D'ailleurs, le co-scénariste et dialoguiste Gilles Adrien écrit des bandes dessinées pour les Humanoïdes Associés et les Éditions Charlie Hebdo. Il collabore depuis une dizaine d'années avec Jean-Pierre Jeunet et Marc Caro, plus exactement depuis *Le Bunker*



Delicatessen, avec Marie-Laure Dougnac et Dominique Pinon.

de la dernière rafale, leur court métrage sélectionné pour Cannes et primé à Lille et à Grenoble.

Mais ce n'est pas tant l'histoire qui sidère, dans ce premier long métrage, que l'imagination visuelle de ses auteurs, leur humour style *Hara-Kiri*, leur galerie de portraits bêtes et méchants. On dirait que les comé-

diens ont été sélectionnés pour leur mine patibulaire, pour leur tronche un peu de travers, le tout accentué par les prises au grand angle.

Dans le même esprit, s'ils en avaient eu les moyens, les deux réalisateurs auraient poussé la déformation de l'image jusqu'à tourner dans un immeuble construit en dia-

gonale et rempli de meubles biscornus. Mais c'est assez délirant comme ça merci, avec cet univers glauque et dégoûtant, avec ces personnages déments — le vieux maniaque qui engraisse son élevage d'escargots —, avec la séquence cataclysmique de la salle de bain. On reparlera du tandem Jeunet-Caro.

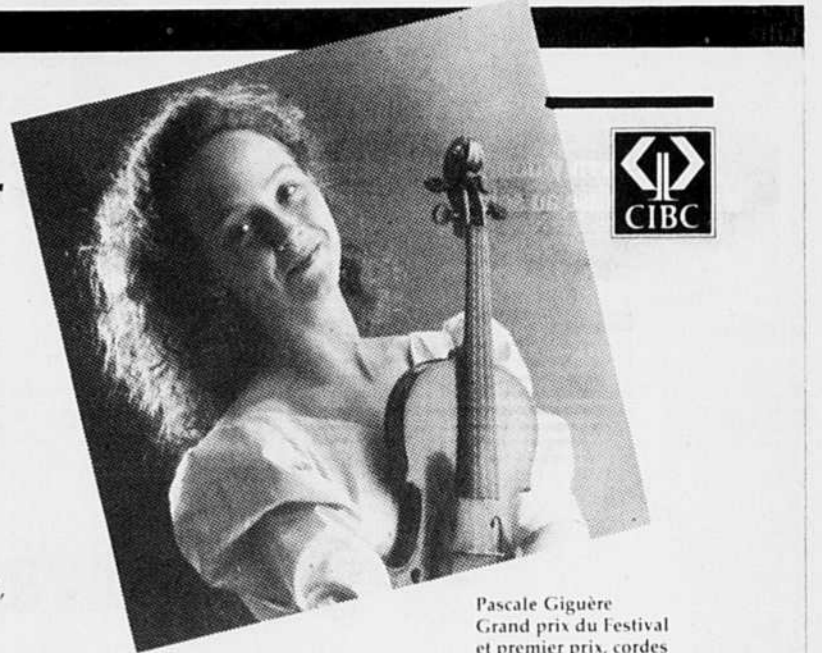
Le Québec à l'honneur

Quatre premiers prix remportés par des Québécois

Trois jeunes musiciens amateurs du Québec ont remporté quatre des sept premiers prix du Festival national de musique CIBC, qui a eu lieu récemment à Brandon et à Winnipeg au Manitoba.

La réussite de ces jeunes musiciens témoigne avec éloquence de la qualité exceptionnelle de l'enseignement de la musique au Québec.

Deuxième plus grande banque au Canada, et au service des Québécois depuis près de 125 ans, la CIBC est fière de contribuer à faire reconnaître le talent de ces jeunes artistes du Québec.



Pascale Giguère
Grand prix du Festival et premier prix, cordes



Jean Poitras
premier prix, cuivres



Mark Simons
premier prix, bois



Cinq autres musiciens québécois, membres du quintette Cuivres à cinq Plus, ont remporté le troisième prix dans la catégorie ensembles de chambre.

Il s'agit de Pierre Thibault (trombone), Éric St-Pierre (cor), Edgar Campos (trompette), Éric Awuy (trompette) et Patrick Benoit (tuba).

FESTIVAL NATIONAL DE MUSIQUE CIBC

Le CENTRE NATIONAL DES ARTS et SOGESTAL 2001 présentent

LES TURLUTERIES

d'ANDRÉ GAGNON d'après des chansons de MADAME BOLDUC

accompagnés par L'ORCHESTRE DU CENTRE NATIONAL DES ARTS sous la direction de MARC BELANGER

André GAGNON
Diane DUFRESNE
Jeanne D'Arc CHARLEBOIS
Jim CORCORAN

Un événement exclusif à Ottawa!
Un hommage à Madame Bolduc dans le cadre du cinquantième anniversaire de sa mort.

MARDI 8 OCTOBRE
Opéra 20:00 33\$ 28\$ 20\$ (TFS non comprise)
Les Turluteries seront filmées pour télédiffusion à une date ultérieure

CIBC
Lebruit
CIBC

Centre national des Arts National Arts Centre
755-1111

le cahier du **Samedi**

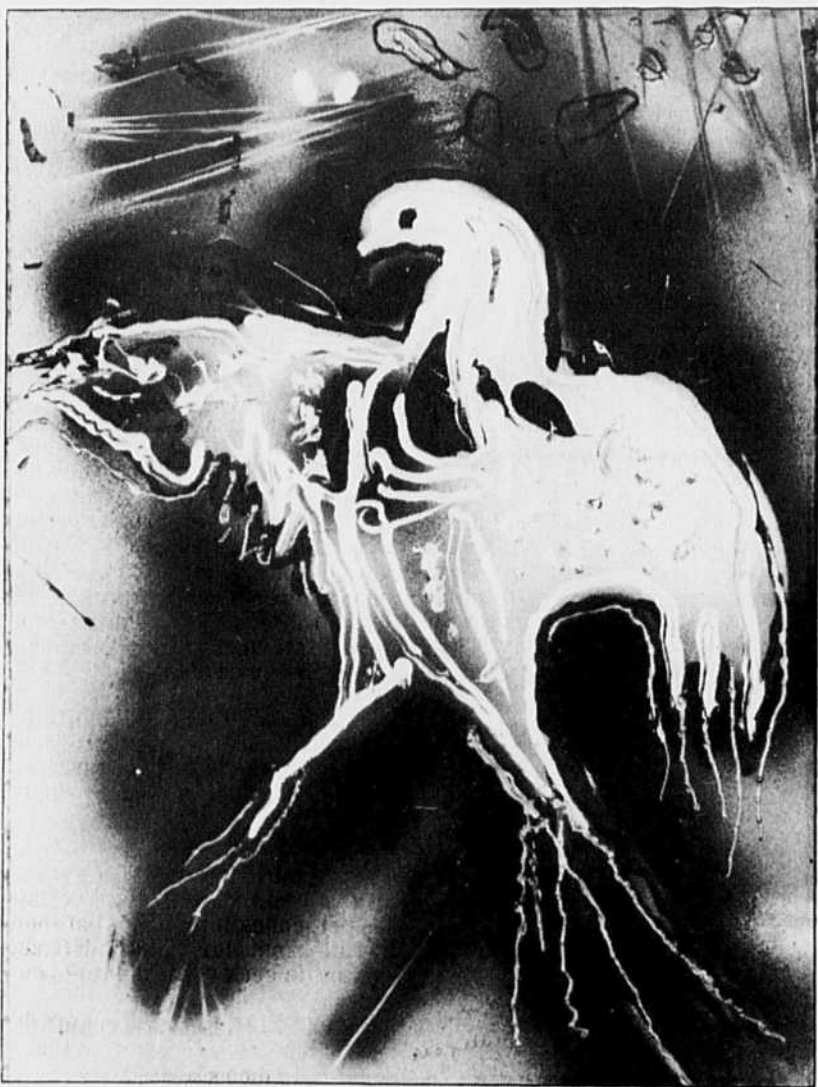


PHOTO JEAN BEAULIEU

Sans titre, techniques mixtes sur papier de Jean-Paul Riopelle.

◆ **Riopelle**

vie de séparer nettement l'art et la morale et même, pour être franc, d'envoyer tout simplement la morale faire un tour bien au-delà des batures de Montmagny.

L'exposition comprend une cinquantaine d'œuvres de chacun des artistes. L'accrochage, agréable, n'est pas évident, à cause de la présence de plusieurs grands triptyques et polyptyques de Riopelle, peints sur les deux faces. Toutes les œuvres de ce dernier, exposées pour la première fois au public à Montmagny, sont le résultat d'un automne de travail à l'Isle-aux-Oies, en 1990, mais la production est composée de plusieurs veines, différentes quant à leur style et à leur contenu, et l'accrochage ménage d'heureuses confrontations, d'utiles possibilités de remord et de retour.

Les pièces sont peintes sur deux sortes de supports : du papier marouflé sur toile ou du contreplaqué utilisé brut. Je n'ai pu trouver la raison qui liait un certain type de contenu à un certain type de support, mais ce qui est certain c'est que j'ai été assez systématiquement touché par les œuvres réalisées sur contreplaqué. Ce sont celles dans lesquelles l'homme transparaît le plus nettement, j'allais dire, le plus douloureusement, derrière l'artiste. On trouve sur nombre d'entre elles l'empreinte récurrente d'une chaîne projetée sur le bois par un pistolet à peinture. Elles secrètent une tristesse indéfinissable, et sont marquées par la morbidité et la notion d'enfermement. Je précise qu'il s'agit-là seulement d'une atmosphère, d'une sorte d'é-

change osmotique entre l'œuvre et le spectateur. Il y a bien quelques oies qui paraissent écrasées à la surface des pièces, mais aucune allusion n'est littérale, elle sont toujours atténuées, ou enchantées par les ajouts de couleurs, les tracés en forme d'oeuf, les empreintes de champignons des bois dessinées au bas des tableaux, ou celles des dix et un petits détails ou instruments, ou outils, coins de hache, clous, épingles à linge, tendeur de tente, qui disent la vie intense et libre du coureur de bois. Et puis, au bas d'un grand tableau qui porte les empreintes d'oiseaux mêlées à celle d'une barre à roue et d'une voile à peine distincte, peints dans un style rude qui en accentue la présence incongrue, deux verres remplis de vin rouge. Sur une autre, inattendue, l'image précise d'une cigarette...

J'aurais dû vous parler de l'équilibre insolent de la plupart de ces œuvres. Et du public qui les aime, et oui, et que j'ai vu regarder l'art contemporain, comme il regarde les œuvres de Bourgaud qu'il reconnaît pourtant sans avoir à chercher à les comprendre. Un Jean-Julien Bourgaud à qui, je suis certain, je fais la même injustice que celle que j'ai sans doute faite à Riopelle chez Espérance. Parce que je suis comme beaucoup d'autres devenu un citadin, et que cet état change le regard. C'est peut-être moins grave à Montmagny, parce que là, pour quelques heures, épaule contre épaule avec les œuvres de ces deux artistes, j'ai eu l'impression de vivre une vie humaine, pleine de faiblesses et de tendresses non dites. Merci messieurs.

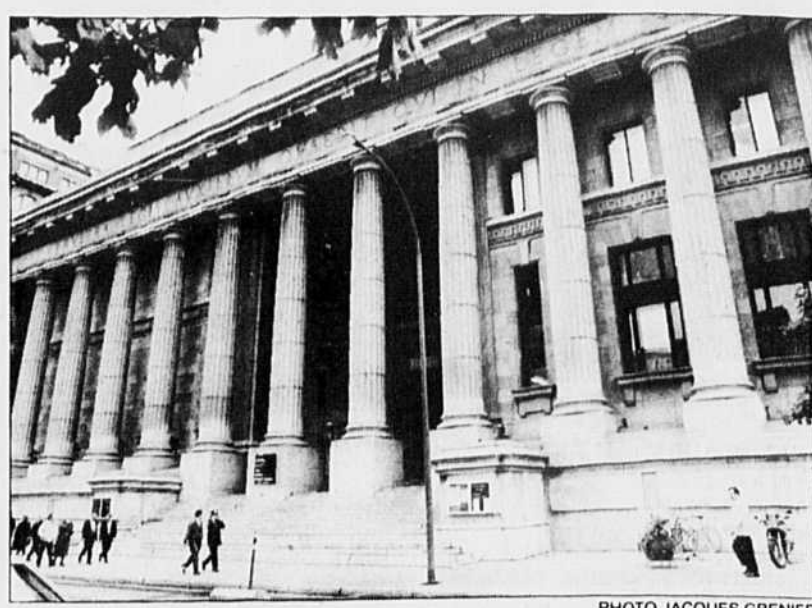


PHOTO JACQUES GRENIER

Le Conservatoire de musique de Montréal.

Un 1er octobre tout en musique

Marie Laurier

PARTOUT dans le monde, la musique sera à l'honneur mardi prochain à l'occasion de la Journée internationale de la musique où l'on rendra évidemment un hommage particulier à Mozart, mais également à une pléiade d'autres grands classiques. À Québec, on rendra hommage au compositeur Claude Champagne qui aurait eu cent ans en 1991.

Pour sa part, le Conservatoire de musique de Montréal a préparé un programme spécial de concerts en continu qui s'ouvrira dès 8 h 45 au son des trompettes sur le parvis de l'édifice Ernest-Cormier et à la Place Vauquelin dans le Vieux-Montréal, sonneries qui retentiront également à midi pour inviter le public à participer aux différentes manifestations présentées par les professeurs et les étudiants.

Placée sous la présidence d'honneur de Mme Ulrike Billard, consul général d'Autriche, préparée par Pierre Mollet, de Musique à venir avec la collaboration de la Ville de Montréal, la journée offrira cette originalité d'une animation musicale sur scène mobile de 10 h à 15 h 45 Place Marguerite-Bourgeoys, en face du conservatoire. Elle sera aussi ponctuée de mini-concerts à la salle Gabriel-Cusson à 9 h par des pianistes, à midi par l'orchestre à vent, et à 14 h 30 la musicologue Liette Yergeau donnera une conférence intitulée « Sur les traces de Mozart » et à 16 h les professeurs of-

frent un concert de musique de chambre.

À 11 h à la salle Germaine-Malépart, le professeur d'analyse musicale Serge Provost fera un exposé sur l'intégration de la pensée dialectique chez Mozart.

La journée se termine à 17 h par un concert de l'ensemble vocal et instrumental sous la direction de Louis Lavigne, suivi d'un vin d'honneur présidé par Pierre Thibault et Albert Grenier, respectivement directeur général des conservatoires du Québec et directeur du conservatoire de Montréal.

Une exposition Mozart mise à la disposition du conservatoire par l'ambassade de France a lieu du 1er au 11 octobre. Pour tous ces événements, l'entrée est gratuite.

Radio-Canada marquera le 1er octobre en offrant à son auditoire du réseau FM le premier concert de la saison 1991-1992 de l'Orchestre symphonique de Montréal dirigé par Charles Dutoit. Dans un programme entièrement dévoué à l'orchestre, on pourra entendre le poème symphonique *Orphée* de Liszt, la *Sinfonietta* de Janacek et la *Symphonie fantastique* de Berlioz. L'enregistrement de cette dernière œuvre par l'OSM, il y a quelques années, a contribué à confirmer la réputation de l'OSM sur la scène internationale.

À noter également, une initiative qui s'inscrit fort bien dans l'esprit de la JIM : une série d'entretiens consacrée à Lionel Daunais dans le cadre du 20e anniversaire des *Les Musiciens par eux-mêmes* créée par Huguette Paré en 1971. Rappels que Lionel Daunais a fondé le Trio lyrique avec Anna Malenfant et Jules Jacob puis les Variétés lyriques qui, de 1936 à 1955, ont monté pas moins de 102 opérettes, 15 opéras et une revue, totalisant plus de 1000 représentations mettant en vedette nos meilleurs chanteurs. Daunais a également composé des mélodies, des chansons et des harmonisations pour chœur ou voix solo. Il est mort en 1982 à l'âge de 80 ans. L'animation et la réalisation de ces émissions spéciales ont lieu les dimanches 29 septembre, 6 et 13 octobre a été confiée à Georges Nicholson.

À Québec, les professeurs et étudiants du Cégep de Sainte-Foy, du Conservatoire de musique et de l'École de musique de l'Université Laval rendront un hommage collectif à Claude Champagne et aux musiciens de son temps lors d'un grand concert à l'Institut Canadien mardi à 20 h. La première partie fera entendre des œuvres d'Alexis Contant, Emiliano Renaud, Henri Gagnon, Alfred Laliberté, Achille Fortier, Amédée Tremblay, Omer Lévesque, Jean-Robert Talbot, Georges-Émile Tanguay et Rodolphe Mathieu. Le second volet sera entièrement consacré à Claude Champagne qui célébrerait cette année son centième anniversaire de naissance.

Le Comité des bénévoles de l'OSM marquera le 1er octobre et le début de la saison musicale par un Thé d'automne au salon bleu du Ritz Carlton. M. Pierre Brunet, président du CA de l'OSM sera le conférencier invité.

◆ **Thompson**

Il suffit d'ailleurs d'aller voir une pièce de Judith Thompson pour s'apercevoir de l'importance de l'inconscient dans son œuvre. Chacun de ses personnages expose une écorchure venant en droite ligne de son passé, chacune de ses figures débat avec des mauvais rêves, des obsessions, lesquels ne les lâchent pas d'une semelle.

La construction de ses pièces également porte la marque de ce chaos sensible, qui nous pousse jusqu'aux limites de notre conscience, tel que le résume Claude Poissant dans le programme du Quat'Sous.

Pourtant, elle se défend de faire du théâtre noir. « Mes pièces témoignent de la façon dont je vois la vie. Il y a de la douleur et de l'humour. Comme dans la vie. Par exemple, mon fils a failli mourir d'une infection. Alors que quelques jours auparavant, on a passé des moments extraordinaires. » Elle concède cependant : « Bien sûr, la plupart du temps, c'est le drame qui prend le

pas sur l'humour. Peut-être parce qu'au bout du compte, la tragédie est plus poignante. »

Singulière, Judith Thompson, laquelle, en dépit de tout, professe un amour indéfectible pour ses personnages. Même Sandy et Allan, les deux infanticides du *Crackwalker*, trouvent grâce à ses yeux. « Je les aime. Allan, je le vois aussi comme une victime. Par exemple, je suis contente que Teresa survive à tout ça et se raccroche à la vie par des petites choses comme des beignets de Duncan Donuts. »

Il faut dire que chaque personnage provient d'une petite fibre cachée quelque part à l'intérieur de Judith Thompson. « En fait, je pars de petits détails que j'élargis, grossis, comme au microscope. Ainsi, pour un de mes personnages qui était lesbienne, ne l'étant pas moi-même, je me suis servi d'une étincelle d'attraction qu'une femme a déjà produite en moi. Et je l'ai agrandie, exagérée. »

Le succès, à Montréal en particulier, ne la laisse pas indifférente. « Je

suis excitée. J'ai toujours secrètement pensé que mes pièces plairaient à ce que je crois être la sensibilité francophone. Peut-être parce que celles-ci sont *limite*. » Et puis : « Être traduite en français, quand même, c'est un aboutissement. Ça prouve que c'est pas seulement le contexte de la pièce qui fait que ça marche. »

Hors du Canada, toutefois, le succès tarde à venir pour la dramaturge ontarienne. À New York, *The Crackwalker* a reçu de la critique un accueil mitigé. À Chicago, une petite production a été un four. De sorte que, pour l'instant aux États-Unis, ses pièces restent confinées aux petits théâtres et aux universités.

Qu'à cela ne tienne, Judith Thompson pourra toujours se consoler en venant voir au Quat'Sous ce que Claude Poissant a fait de son *Lion dans les rues*. Ce qu'elle fera bientôt. Comme elle avait déjà aimé son travail l'an dernier à La Licorne, sur un autre de ses textes, *Je suis à toi*, gaçons que celle-ci ne sera pas déçue.



Valérie Blais

Hydro-Québec présente **Festival International de Nouvelle danse**

Montréal Du 25 septembre au 6 octobre 1991 Place au Boom belge, la danse la plus effervescente d'Europe!

Les 21 compagnies de danse les plus audacieuses au monde! 4 premières mondiales, 13 premières nord-américaines. Des événements spéciaux : Danse Midi Vidéocon, rencontres avec les chorégraphes, films, vidéos, conférences, tables rondes, exposition.

Événements Spéciaux

Danse-Midi Vidéocon
25-26-27 sept., 2-3-4 oct.
12 h 15, 12 h 45, 13 h 15
les samedis 28 sept. et 5 oct.
14 h, 14 h 30, 15 h
Promenade de la Cathédrale, cour centrale
625, Sainte-Catherine ouest
entrée libre
Série de spectacles consacrée à la relève montréalaise avec les performances de Compagnie Zone Animée, Debbie Brown, Ruth Cansfield, Lynda Gaudreau, Dana Gingras, Jane Mappin, Shantal Nicole et la Compagnie 60 cm de Fond.

Films/Vidéos
Cinéma Parallèle
3682, boulevard Saint-Laurent - 843-6001. Entrée : 5 \$
Spécial sur la danse belge
les 26, 27, 28, 29, 30, 1er, 2, 3, 4 et 5 octobre à midi
Horaire détaillé dans le programme du Cinéma Parallèle

INFO/DANSE (514) 525-1500

BILLETTERIE CENTRALE : AGORA DE LA DANSE
840, rue Cherrier, Métro Sherbrooke, autobus 24
au réseau Admission ainsi qu'aux guichets de la Place des Arts pour les spectacles présentés dans cette salle

ADMISSION
Commandes téléphoniques avec cartes de crédit par Admission (514) 522-1245 (plus frais additionnels) et 1-800-361-4595 (extérieur de Montréal)

Rencontres avec les chorégraphes
Piano Nobile de la Salle Wilfrid-Pelletier à midi
Entrée : 3 \$
Renseignements : 285-4253
26 sept. : Anne Teresa De Keersmaeker
27 sept. : Josef Nadj
28 sept. : Edouard Lock
2 oct. : Jean-Claude Gallotta

DATE	PLACE DES ARTS	UQAM	AGORA DE LA DANSE	HÔTEL R.R. DU PARC
S 28	Wilfrid Pelletier 20 h 30 La La La Human Steps	Marie Gérin-Lajoie 21 h Info/Danse 525-1500 ANNULÉ	Studio 19 h José Besprosvany Le Carré des L... COMPLET	Local S-210 17 h Paul-André Fort COMPLET Angels Margarit
D 29	Compagnie Michèle-Anne De Mey	Le Carré des L... COMPLET	Sylvain Bohner Info/Danse 525-1500 ANNULÉ	Paul-André Fort COMPLET
L 30	Groupe Émile Dubois	Renaud Schmitz COMPLET	Lola MacLaughlin Dulcinea COMPLET	Paul-André Fort COMPLET
M 1	Groupe Émile Dubois	Elizabeth Stro-Ring COMPLET	Daniel Lévesque COMPLET	Paul-André Fort COMPLET Angels Margarit
M 2	Groupe Émile Dubois	Elizabeth Stro-Ring COMPLET	Daniel Lévesque COMPLET	Paul-André Fort COMPLET Angels Margarit
J 3	Jan Fabre ANNULÉ	Elizabeth Stro-Ring COMPLET	Louise Bégin COMPLET	Paul-André Fort COMPLET
V 4	Compagnie K... COMPLET	Serge Bennath... Karen J... COMPLET	Paul-André Fort COMPLET	Paul-André Fort COMPLET
S 5	Ulima Vez			Paul-André Fort COMPLET
D 6				Paul-André Fort COMPLET

ATTENTION! LES SPECTACLES DE JAN FABRE ET DE GERHARD BOHNER sont annulés. Les billets peuvent être échangés contre des billets pour un autre spectacle d'un prix équivalent ou remboursés à la Billetterie centrale à l'Agora de la Danse ou au point de vente où ils ont été émis. Rens. : (514) 525-1500 du lundi au samedi de 11 h à 18 h 30.

MusiConsultant H.B. présente SAISON 1991-1992 **LE QUATUOR MORENCY ET SES AMIS** JEUDI, 3 OCTOBRE 1991 À 20H BEETHOVEN: Quatuor à cordes op. 18 n° 1 J. HÉTU: Quatuor n° 2, opus 50 (Création) SCHUBERT: "La Jeune Fille et la Mort" 13 FÉV. '92, MICHEL LETHIEC, CLARINETTE 5 MARS '92, JUDY LOMAN, HARPE 7 MAI '92, ANTON KUERTI, PIANO BILLETTERIE Articulée 524-4526 CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE RADIO-CONCERT 100,7 RÉSEAU FM STÉRÉO DE RADIO-CANADA MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES - QUÉBEC CONSEIL DES ARTS - COMMUNAUTÉ URBAINE DE MONTRÉAL LE QUATUOR MORENCY

DANSE

JEAN-CLAUDE GALLOTTA

Le jeu du questionnement infini

Mathieu Albert

JEAN-CLAUDE GALLOTTA appartient à la génération des chorégraphes qui sont arrivés à la danse comme s'ils débarquaient au milieu d'un sol vierge; sans en connaître les sillons tracés par leurs prédécesseurs, ni aucune des balises qui en distinguent la diversité des langages. Comme Édouard Lock, qui est passé par le cinéma (à l'Université Concordia) avant de déboucher sur la chorégraphie, Paul-André Fortier, qui a enseigné le théâtre avant de rejoindre le Groupe Nouvelle Aire au début des années 70, ou encore Wim Vandekeybus, qui a fréquenté les salles de séminaires de l'Université de Louvain (en psychologie) avant de s'intéresser à l'écriture corporelle. Gallotta est arrivé à la danse au deuxième tour de tourniquet, après une escale à l'École des Beaux-Arts de Grenoble, sa ville natale.

Pour ces chorégraphes, comme pour tous les autres qui ont accompli un parcours similaire, le langage du corps s'est imposé comme une alternative à la rigidité des formes et des modèles existant au sein des autres modes d'expression, et surtout, comme une matière suffisamment souple pour se prêter au jeu d'un questionnement infini. La danse est devenue entre leurs mains un espace de création libéré de tous les dogmatismes, affranchi des codes, ouvert aux manipulations les plus inattendues. En s'emparant de celle-ci, alors même qu'ils en avaient une connaissance presque nulle, ils l'investissaient d'un réseau de problématiques inédites, et simultanément, d'une liberté d'association avec les disciplines connexes (théâtre, art visuel, cinéma, littérature, etc.) que nulle tradition chorégraphique n'avait autorisée jusque-là. Édouard Lock, on le sait, a plié la danse à ses visions infernales et mathématiques, Paul-André Fortier en a développé une forme de témoignage introspectif et contestataire, Wim Vandekeybus, le lieu d'une décharge énergétique, et Gallotta, à sa manière pétillante, une aventure de l'imaginaire, un voyage à mi-chemin entre la fresque et le récit mémorialiste.

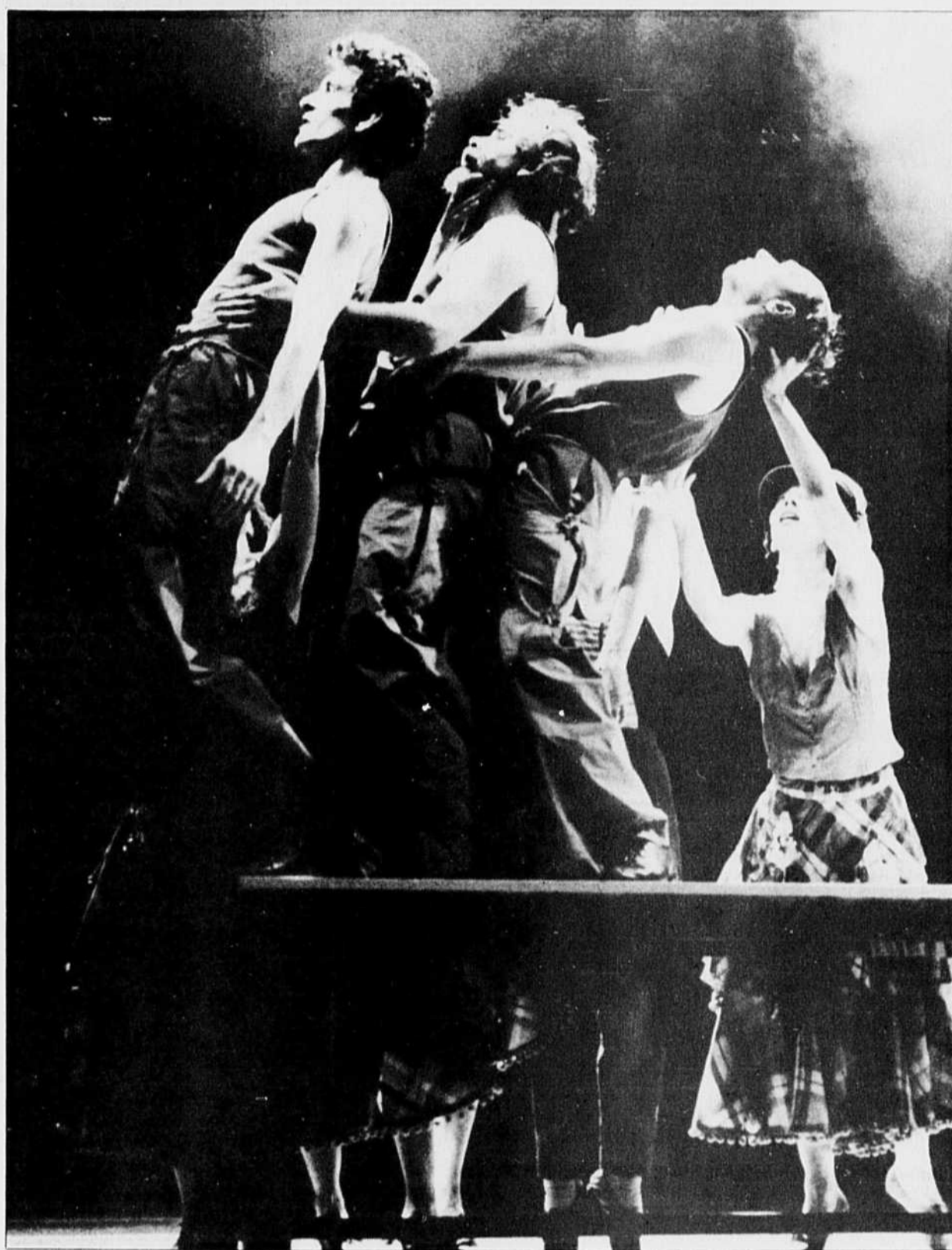
« La danse », disait-il en 1984, dans une entrevue au journal *Le Monde*, « raconte ce que le théâtre ne peut plus dire : là où les metteurs en scène veulent aller, les chorégraphes y sont déjà. Pourquoi sont-ils fascinés par Pina Bausch ? Parce qu'ils sentent que c'est elle qui dit le mieux les années actuelles. »

Pour le troisième séjour de sa compagnie à Montréal (le Groupe Émile Dubois), à l'occasion du Festival international de nouvelle danse (au Théâtre Maisonneuve mardi et mercredi), Jean-Claude Gallotta présente sa dernière création, *Les Mystères de Subal*. Une oeuvre qui délaisse ses préoccupations pour l'intime et les rapports hommes-femmes qui alimentaient *Docteur Labus*, que nous avons vu en 1989, pour renouer avec la truculence festive de *Mammame*, une pièce, on s'en rappelle, qui nous a fait perdre l'admiration en 1987, lors de la première participation de sa compagnie au festival.

À l'horizon : atmosphère de taverne, plaisanterie gaillarde, attouchements lubriques : « Le public doit voir *Subal* comme s'il assistait à une revue de cabaret de mauvais goût jouée par des marins dans un bordel de Macao, dit-il. C'est ringard, et un peu crasseux, comme j'aime parfois faire les choses. Les danseurs sont habillés en matelot avec des pantalons à pattes d'éléphant. Ils occupent la scène comme s'ils s'amusaient à déballer leurs malles pour raconter leurs souvenirs de voyage. »

Des voyages, naturellement, comme le chorégraphe aime à les inventer : dans des univers de fiction, hors du temps et de l'espace, éjectés du réel à la manière d'immenses fantasmagories.

Depuis la création de ses premières oeuvres dans les rues de Gre-



noble à la fin des années 70 avec sa bande de copains (qu'il voulait appeler les Sous-réalistes), Gallotta n'a jamais cessé d'élaborer ses pièces comme des récits que ne commentent et ne se terminent jamais, de promener ses danseurs comme les survivants d'un peuple évanoui dans les cendres de l'histoire, de faire du documentaire magnifiquement contrôlé. Le chorégraphe manie la danse comme s'il pratiquait une forme d'ethnologie : en ressuscitant des mythologies qu'il fabrique de toutes pièces, en faisant revivre des civilisations qu'il secrète de son imaginaire, en reconstituant des langages (connus de lui seul) faits d'onomatopées, de babilis, de bruissement de voix.

Dans *Mammame*, Gallotta faisait danser le « Cabascholle » (la danse du courage) à une tribu que nous croisons dans le désert d'Arkadine. Dans *Les Aventures d'Yvan Valfan* en 1984, il faisait rejouer l'histoire de l'humanité en mélangeant les époques, dans *Subal* aujourd'hui, il part à la quête du rêve et de l'innocence par le recours au chatolements de l'exotisme.

La danse, pour lui, n'a jamais été autre chose qu'un terme ouvert à toutes les définitions, sans règle ni principe posé a priori : « La première fois que j'ai chorégraphié, dit-il, je ne connaissais aucune technique. Je transposais ce que je savais en peinture. Je passais de la gouache au corps, mais c'était la même chose. »

Gallotta était au tournant de la vingtaine, il pratiquait sans trop y

croire la danse à claquette, le ballet jazz, et le ballet classique. Il était monté également sur un ring de boxe, mais s'était fait éclater la lèvre. Son tempérament d'artiste pacifiste ne correspondait pas tout à fait à celui d'un spécialiste de la bagarre.

« La première fois que j'ai mis les pieds dans un studio de danse c'était pour les mêmes raisons qui m'ont amené dans un gymnase de boxe, explique-t-il; c'était pour faire des croquis pour l'École des Beaux-Arts. Mais dans les deux cas, j'ai été fasciné par la transpiration et la dépense physique déployée par tous ces gens qui caressaient un rêve de gloire alors que, tous, assez misérablement, n'avaient même pas l'argent nécessaire pour remplacer

leurs vieux chaussons ou leurs gants usés. J'ai arrêté la boxe, mais j'ai continué la danse. »

Avant de se rendre aux États-Unis, chez Merce Cunningham (« pour travailler au niveau de l'abstraction et de l'ossature de la danse »), Gallotta trouve de l'emploi dans une troupe de music-hall pour gagner sa vie. Mais l'époque est détestable; il est tarabulé par une crise existentielle, « voire même mystique », dira-t-il. Le jour, il médite Teilhard de Chardin; le soir, il trotte en spencer derrière des danseuses emplumées et à moitié nues : « Je suis passé dans des théâtres où je suis repassé bien plus tard avec le Groupe Émile Dubois... sans rien dire à personne », raconte-t-il dans



Les mystères de Subal, du Groupe Émile Dubois. Ci-haut, le chorégraphe Jean-Claude Gallotta.

un livre que les Éditions Dis Voir ont consacré à son oeuvre en 1988.

Et puis après, escale à New York chez Merce Cunningham qui lui redonne goût à la danse (« Mentalement, il est plus fort que tous les autres »), et retour à Grenoble en 1978 où il forme avec quelques amis la première cellule de ce qui deviendra le Groupe Émile Dubois l'année suivante. Parmi ceux-ci, il y a Henri Torgue, le musicien (et sociologue) du groupe, Jean-Yves Langlais qui signera les décors et costumes de tous les spectacles, Robert Seyfried et Mathilde Ataraz, qui s'agiteront (superbement) dans chacune des productions du chorégraphe.

Gallotta crée des oeuvres de bric-à-brac, investit des brasseries désaffectées, joue dans les piscines municipales qu'il fait vider. En 1980,

Guy Darnet, le directeur de la Biennale de Lyon remarque le travail de cette drôle de bande et l'invite à réaliser une pièce à l'intérieur de son festival. Ce sera la naissance de *Mouvements*, une oeuvre pour 10 danseurs dont l'originalité projette instantanément le chorégraphe en pleine lumière. La journaliste du *Monde*, descendue pour voir le Lyon Opéra Ballet, consacre à la jeune compagnie un article qui fait pas moins d'un quart de page publié à la une.

Peu après, Avignon emboîte le pas. Gallotta y crée *Daphnis à Chloé* en 1982, le *Solo d'Yves P* en 1983, et *Mammame (acte II)* « Les enfants qui toussent » en 1986.

« J'ai reçu des appuis des gens de théâtre, dit-il. Il y avait un ralentissement créatif de ce côté, et certaines personnes, intéressées par mon travail, m'ont aidé, et m'ont défendu auprès de ceux qui avaient le pouvoir. »

En 1981, la Maison de la culture de Grenoble (un équivalent de la Place des arts en moins sophistiqué) invite le Groupe Émile Dubois à venir s'installer chez elle, puis, en 1986, nomme Jean-Claude Gallotta au poste de directeur (jusqu'en juin 1990). Jamais auparavant une maison de la culture, en France, n'avait été dirigée par un chorégraphe, la tradition voulant que le poste ne puisse être occupé que par un metteur en scène.

À l'heure actuelle, la compagnie prépare une version revisitée de *Roméo et Juliette* qui sera créée à Grenoble le 14 novembre prochain, ainsi qu'une nouvelle version de la légende de *Don Juan*, dont la première aura lieu à Séville en juin 1992, à l'occasion de l'Exposition Universelle.

Gallotta n'a pas fini de nous illuminer. Il est là, comme dans ses pièces, tel un guetteur, près à faire jaillir sa lumière. Et que nous recevons, toujours, avec ce contentement sans fin qui s'appelle le bonheur.

L'ENSEMBLE

ARION

Onzième saison

Claire Guimond, flûte baroque
Chantal Rémillard, violon baroque
Betsy MacMillan, viole de gambe
Hank Knox, clavecin

En quête d'une soirée inoubliable ?
ALORS RÉSERVEZ LE 4 OU LE 5 OCTOBRE PROCHAIN.

TELEMANN À PARIS

VENEZ FÊTER LA RETENUE ET LE LANCEMENT DU DERNIER DISQUE :
LES QUATUORS PARISIENS DE TELEMANN.

UN SIÈGE RÉSERVÉ POUR SEULEMENT 18 \$ (ÉTUDIANT-E & AÎNÉ-E : 14 \$)

Vendredi et samedi à 20 h
à la salle Redpath de l'Université McGill
3461, rue McTavish (métro Peel)

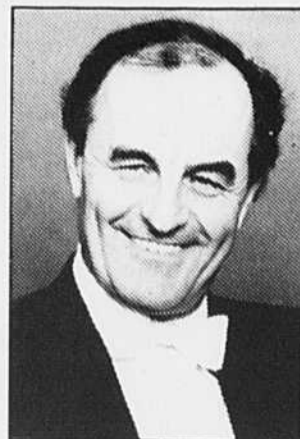
Bell 355-1825

UNE PREMIÈRE MONDIALE À L'OSM

Les deux plus belles voix de basse
du monde lyrique
en récital au Concert Gala 1991 de l'OSM



Paul Plishka



Charles Dutoit



Samuel Ramey

Le lundi 14 octobre 1991 à 18 h 30, salle Wilfrid-Pelletier, Place des Arts

Au programme : des airs célèbres du répertoire lyrique.

Billets : 51 \$ - 31 \$ - 18 \$ Billets-gala : 250 \$*
(taxes et redevance PDA incluses)

Vous pouvez vous procurer des billets
au bureau de l'OSM et à la Place des Arts.
Renseignements : 842-9951

OSM
ORCHESTRE
SYMPHONIQUE
DE MONTREAL
CHARLES DUTOIT

*Reçu pour fins d'impôt
à l'achat d'un billet-gala uniquement.

I MUSICI
DE MONTREAL

présente la saison
1991-1992

Directeur artistique
YULI TUROVSKY

SOLISTES
Duo Crommelynck, piano
Marc Grauwels, flûte
Marie-Josée Simard, marimba
Eleonora et Natalya Turorsky, violon

H. VAN WASSENAER
-Pergolesi- Concerto armonico no 6 en mi bémol majeur

CLAUDE CHAMPAGNE
Concertino grosso (1963)

LEOPOLD ANTON KOZELUCH
Concerto pour piano quatre mains en si bémol majeur

JOANNA BRUZDOWICZ
Four Seasons' Greetings pour orchestre à cordes
et solistes : 2 violons, piano + mains, flûte et marimba

Le dimanche, 6 octobre 1991, 20h00
SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE
Billets 18\$/10\$ (TPS incl.) Billetterie Articulée: 524-4526

commanditaire associé:

Tin Machine, ou David Bowie en flagrant délit de fausse représentation

Tin Machine

Tin Machine II
Victory-London (Polygram).

Sylvain Cormier

A FORCE de se le répéter et de le jurer devant Dieu et les hommes dans toutes les entrevues qu'il accorde de par le vaste monde depuis quelques mois, on pourrait croire que David Bowie a véritablement tourné la page sur sa carrière de chanteur solo. Après la grande tournée *Sound & Vision* de l'an dernier, vaste rétrospective des musiques produites par tous les Bowie, de l'androgynie au jet-setter bourgeois, qui se sont succédés depuis que le Major Tom a perdu contact avec le *ground control* (*Space Oddity*, 1969), certain d'avoir rassasié les nostalgiques, sûr d'avoir signifié clairement que ces chansons-là ne feraient dorénavant plus partie de son répertoire, il s'est engagé à fond dans l'aventure amorcée en 1987 avec le groupe de hard-rock Tin Machine, dont le deuxième album, *Tin Machine II*, vient de paraître.

Notez bien que j'ai écrit le groupe et non pas son groupe. En effet, Bowie tient mordicus à n'être qu'un des gars de la bande. Exit Bowie la star, bienvenue Bowie, quart de Tin Machine, le premier groupe dont il n'est officiellement pas la vedette depuis les Kon-Rads en 1963. Un pour tous, tous pour un, vous voyez le genre. Comme s'il s'agissait de gamins qui pratiquent dans un garage et qui font des projets fous : hé, les gars, si on fondait un nouveau groupe, ça s'appellerait Tin Machine et on ferait plein de bruit avec nos guitares et ça serait quasiment du heavy métal et notre chanteur serait David Bowie mais on serait tous égaux et on diviserait l'argent en quatre et ça serait un vrai groupe parce qu'on jouerait seulement nos nouvelles chansons et que David ne les chanterait même pas toutes.

Une telle naïveté, un tel déni de réalité consterne. Bowie, dont on sait la tête bien faite et bien pleine, ne peut pas s'être embarqué dans cette galère sans savoir que la couleur ne passerait pas l'oesophage, sans être conscient que ce groupe n'en est un que parce qu'il en a décidé ainsi. Rien à voir avec un McCartney qui,

en 1972, avait créé Wings en toute bonne foi, c'est-à-dire dans l'aveuglement le plus total, confiant que le public s'y ferait et cesserait éventuellement d'en parler comme de « l'autre groupe de Paul », ce qui n'arriva évidemment jamais. Bowie a beau dire, rien n'y a fait, c'est louche d'office, tout simplement parce que c'est Bowie.

De fait, il n'avait pas besoin de crier sur les toits qu'il renonçait au passé pour légitimer l'approche guitare-basse-batterie de Tin Machine et s'arroger le droit de s'amuser à défoncer les tympanes avec ses nouveaux copains, le guitariste bostonnais Reeves Gabrels et les frères Sales (Tony à la basse, Hunt à la batterie). De Bowie, on s'est toujours attendu à tout, et ce virage *hard n'a* surpris personne. D'autant plus que les refrains et les riffs de *Tin Machine II* ressemblent passablement à ceux de *Ziggy Stardust*, d'*Aladdin Sane* et de *Diamond Dogs*, les grands albums de la première phase rock de Bowie (1972-74).

Gabrels, dans cette perspective, n'est rien d'autre qu'un nouveau Mick Ronson, et si l'on enlève quelques strates de distorsion aux *Baby Universal*, *One Shot* et *You Belong To Rock 'n' Roll* du nouvel album, on obtient autant d'ersatz des *Panic In Detroit*, *Suffragette City* et autres *Rebel Rebel*. Là-dessus, le fait que Tin Machine s'approprie *If There Is Something*, un excellent titre du premier album de Roxy Music en 1972, parle de lui-même. À l'époque, le Roxy Music de Bryan Ferry concurrent direct des Spiders From Mars de Bowie, et leurs musiques suivaient le même courant. Sous des atours prétendument nouveaux, il n'y a sur *Tin Machine II* comme sur *Tin Machine I*, d'ailleurs — que ressassement et redites.

Cela dit, les bêgaiments de l'histoire du rock ne m'offusquant pas outre-mesure, je suis très sensible au néo-psychédéisme d'*Amlapura* et aux penchants hendrixien de *State-side* (chanté puissamment par Hunt Sales, seule révélation de l'album, à qui l'on doit également la très jolie ballade *Sorry*). Mais il s'agit là de mes propres faiblesses, et il faut considérer ce nouveau déguisement de David Bowie pour ce qu'il est : un bel exemple de fausse représentation. Tin Machine autant qu'il veut, c'est encore de Bowie.

DISQUES

Serge Truffaut

LUNDI, on a rencontré le trompettiste Kevin Dean. Mardi, on a retrouvé le pianiste Fred Henke. Au cours du dimanche qui avait précédé le lundi, soit le dimanche qui a vu la défaite (snif ! snif !) des Raiders de Los Angeles contre les Falcons d'Atlanta, on a écouté attentivement les « indiscretions mineures » que l'ami Kevin nous conte sur étiquette *McGill*. Depuis deux ou trois ans, McGill et le jazz font bon ménage.

Mardi, on le répète, on a retrouvé, mais non rencontré, le montrealais Fred Henke. Cela s'est fait d'une drôle, d'une amusante façon. La voici : on reçoit une production hollandaise d'un groupe italien dirigé par un saxophoniste. L'étiquette hollandaise s'appelle *Timeless*. Le saxophoniste ténor se nomme Carlo Atti. Sa production s'intitule *Straight Ahead*. Entre le titre et la musique proposée, la cohérence est parfaite.

Toujours est-il qu'en-dessous des grosses lettres rouges ayant servi à imprimer *Carlo Atti Quartet*, on peut lire : Fred Henke, piano. Du coup on a appris qu'il était toujours en Italie. Il y a moins de deux ans de cela, Fred avait décidé de rejoindre son ami de longue date, le saxophoniste ténor Steve Grossman.

Il y a moins de deux ans, Kevin Dean, je m'en souviens fort bien, avait opté pour la concentration. Il avait confié délaissé momentanément l'enseignement afin de se pencher de plus en plus fréquemment sur le piano pour mieux composer. Car, lui, avait décidé de faire un album. Qu'aujourd'hui, il en soit remercié.

La production signée par Kevin comprend uniquement des pièces originales. À une exception, l'album de Atti ne regroupe que des standards. Mais attention, il ne s'agit pas de ces standards aux reliefs sonores si monotones qu'ils vous font penser illico à Liberace ou à la « roue de la fortune ». Que non !

Les pièces choisies par Atti et Henke sont du genre « pieds nickelés » et joyeuses bourrées. Soit le bon genre. Des exemples ? Pour ouvrir les hostilités, nos deux braves et les deux grognards qui les accompagnent, Luciano Milanese à la contrebasse et Massimo Dall'Omo à la batterie, ont choisi *Anthropology* des sœurs... Dizzy Gillespie et Charlie Parker. Après ce morceau d'anthologie, sans jeu de mots, ils embrayent avec *Blues In The Closet* de Oscar Pettiford.

Avant de faire son album, Kevin s'est posé une question. Une seule mais essentielle question. « Je me suis demandé quels étaient les principales qualités des productions que j'ai toujours appréciées. Et c'est alors que j'ai réalisé que tous ces albums, ceux de Hank Mobley, Kenny Dorham, Lee Morgan, Horace Silver

Deux leaders du jazz montréalais



PHOTO JACQUES GRENIER

Le trompettiste Kevin Dean

et Wayne Shorter, avaient un son aisément identifiable ».

Et comment cela s'explique-t-il ? « Par les compositions. Tous ces grands musiciens enregistrèrent sur tout leurs morceaux. Puis, il faut vous dire que je ne voyais pas l'utilité de rejouer ou plutôt de ré-en-

registrer pour la énième fois des pièces qu'avaient enregistrées tous ces magnifiques musiciens ».

« Aller dans des clubs et jouer les pièces de Silver ou de Dorham, c'est bien. C'est O.K. Mais pour ce qui est d'enregistrer... En fait, je ne voyais pas ce que j'ajouterais de plus à tou-

tes les interprétations déjà disponibles. Et puis, je pense qu'au fond il est plus facile d'enregistrer vos propres compositions parce qu'on en ressent mieux le feeling ».

Pour son album, Kevin Dean et ses compagnons, soit André White au piano, Mike Murley au saxophone, Neil Swanson à la contrebasse et Dave Laing à la batterie, ont enregistré ces pièces aux titres qui auraient séduit Raymond Queneau, lui-même. Qu'on en juge : *Blues for Wrangler Bob*, *Wednesday's Waltz with Wiv*, *The Naches Machine*, *Kryptic Cove*, *Diminished Returns*, *I've Got Rhizomes*, *Vignette*, *Mico's Manor*, et le très gentleman *Thanks to Mr. Dorham*.

De leur côté, Atti et Henke nous proposent, mis à part les pièces citées, *When Sunny Gets Blue*, *You'd Be So Nice To Come Home To*, *Tangerine*, *Blue Room*, *One For Sal And Steve*, *Everything Happens To Me* et *Slow Boat To China*.

Ces deux productions, ces deux histoires musicales ont entre elles un énorme point commun. Elles logent en effet à l'enseigne du « Hard Bop ». Dans le cas de Kevin Dean, on redécouvre dès les premières notes, celles de *Blues for Wrangler Bob*, les plaisirs dispensés autrefois par l'étiquette *Blue Note*.

Et comme d'entrée nous sommes séduit par cette parenté, on est captivé. On est hypnotisé par le jeu sensible et très profond de Kevin Dean qui parcourt toute sa production. Comme on est ravi par le jeu acide, mais jamais virulent, du jeune Carlo Atti que Henke soutient avec une maturité qui en fait l'un des meilleurs pianistes montréalais. Bref, c'est pas compliqué, les deux sont bons. Très bons. Point.

MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 28 SEPTEMBRE

LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE CIEL MF

PRÉSENTE À 22:00

- ouverture et conclusion de la Musique de table (Telemann)
- concerto nos 4-5-6 op. 3 (Vivaldi)
- concerti RV 537, 539 et 564 (Vivaldi)
- concerti en fa et en mi (Telemann)

DEMAIN SOIR, 22:00

- concerto en mi majeur pour trompette (Neruda)
- concerto no 22 (Mozart)
- finale, extr. sérénade Gran Partita no 10 (Mozart)
- symphonie no 25 (Mozart)
- symphonie no 1 (Beethoven)

ciel 98.5

RENSEIGNEMENTS: 527-8321

ORCHESTRE DE CHAMBRE McGill

Chef d'orchestre:
ALEXANDER BROTT



Soliste:

ANDRÉ BERNARD

trompettiste de renommée internationale

Concertos pour trompette:
Handel, Torelli et Telemann
"Suite en Concert"... Rameau
Symphonie no 2... Honegger

LUNDI SOIR, 7 OCTOBRE, 20h.

Hydro-Québec

Billets en vente à la Place des Arts: \$18 - \$25

Théâtre Maisonneuve

Place des Arts
Réservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$.

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTREAL CHARLES DUTOIT

LES GRANDS CONCERTS

Charles Dutoit, chef

1^{er} et 2 octobre, 20h00

LISZT: Orphée

JANACEK: Sinfonietta

BERLIOZ: Symphonie fantastique

Commanditaires: The Gazette
Xerox Canada Ltée

SALLE WILFRID-PELLETIER

EN VENTE À L'OSM: 842-9951 ET AUX GUICHETS DE LA PLACE DES ARTS: 842-2112 (taxes et redevance Place des Arts incluses)

BILLETS: 44,68\$ 32,45\$ 23,41\$ 10,10\$



Ni terrible ni simple. La flèche et le cœur

Ni terrible ni simple
musique Yves Daoust, Jean Lesage,
Couperin, J.S. Bach, Frescobaldi...
mise en scène Jean Asselin
avec Catherine Perrin
en coproduction avec Catherine Perrin

La flèche et le cœur
adaptation musicale Silvy Grenier
mise en scène Jean Asselin
avec Francine Alepin, Silvy Grenier
et Jacques Le Blanc

scénographie Yvan Gaudin
éclairages Martin St-Onge



17 au 29 septembre
mardi au samedi 20h
dimanche 15h

ESPACE LIBRE

1945, Fullum, Montréal

521-4191

OMNIBUS & ASSOCIÉS
QUATRE JEUX DE MUSIQUE-THÉÂTRE

EN VENTE CHEZ
ADMISSION
(514) 522-1245

Étape importante pour l'OSM

Pelléas et Mélisande

Drame lyrique en 5 actes et 12 tableaux, poème de Maurice Maeterlinck, musique de Claude Debussy.

Charles Dutoit

Et l'Orchestre Symphonique de Montréal, distribution: Colette Aliot-Lugaz (Mélisande), Didier Henry (Pelléas), Gilles Cachemaille (Golaud), Pierre Thau (Arkel), Claudine Carlson (Geneviève), Françoise Golfier (Yniold). London 430 502-2, coffret de deux disques.

Roger Desormière

Et un orchestre non identifié, distribution: Irène Joachim (Mélisande), Jacques Jansen (Pelléas), Henri Etcheverry (Golaud), Paul Cabanel (Arkel), Germaine Cernay (Geneviève), Leila ben Sedira (Yniold). EMI CHS 7 61038, enregistrement de 1942, coffret de trois disques.

Herbert von Karajan

Et le Berliner Philharmoniker, distribution: Frederica von Stade (Mélisande), Richard Stilwell (Pelléas), José van Dam (Golaud), Ruggero Raimondi (Arkel), Nadine Denise (Geneviève), Christine Barbaux (Yniold). EMI CDS 7 49350 2, enregistrement de 1978, coffret de trois disques.

Carol Bergeron

LA RÉALISATION de *Pelléas et Mélisande* marque une étape importante dans la discographie de Charles Dutoit et de l'Orchestre Symphonique de Montréal, car il s'agit pour eux d'une première incursion dans le répertoire de l'Opéra. Et de la part de ces interprètes déjà admirés pour leurs enregistrements de la musique française du début du siècle, rien ne pouvait être plus prestigieux que de graver le chef-d'œuvre de Claude Debussy.

Cette magnifique intégrale s'ajoute à une liste relativement courte qui possède néanmoins sa version de référence, celle de Roger Desormière réalisée à Paris, en 1942, pendant l'occupation allemande. En dépit d'une prise de son qui ne rend pas la richesse de l'écriture instrumentale « debussyste », il convient de parler ici d'une réussite qui après 50 ans, ou presque, continue de s'imposer.

Ses admirateurs du grand « drame lyrique » de Debussy possèdent probablement les deux versions d'Ernest Ansermet, celle de Désiré-Émile Ingelbrecht (rééditée en CD) et peut-être aussi celles de Jean Fournel, d'André Cluytens, de Pierre Boulez, de Serge Baudo (en CD), d'Armin Jordan et de John Carewe (en CD). Ils ont aussi mis la main sur un pirate de Karajan avec Schwarzkopf (en français, bien entendu, et en CD). Voilà un opéra dont on a envie de posséder toutes les enregistrements.

Bien entendu, l'ouvrage n'est pas aussi populaire que *Carmen* ou *Tosca*. Les théâtres lyriques hésitent encore, près de 90 ans après sa création, à le mettre à l'affiche. Son symbolisme demeure une énigme. Presque tous les metteurs en scène tremblent à l'idée que Debussy a préféré y sacrifier l'action à l'expression longuement poursuivie des sentiments de l'âme.

Avant d'entreprendre *Pelléas*, le compositeur cherchait des textes, ou comme il le précisait, « des poèmes qui ne me condamnent pas à perpétuer des actes longs, pesants, qui me fournissent des scènes mobiles, diverses par les lieux et le caractère; où les personnages ne discutent pas, mais subissent la vie et le sort ». Il trouva matière à un livret dans l'œuvre du poète symboliste belge Maurice Maeterlinck qui avait publié le drame de *Pelléas et Mélisande* en 1889. Et selon le metteur en scène René Terrasson (auteur d'une indispensable étude sur *Pelléas* publiée

chez Edimaf), « l'explication du choix volontaire de Claude Debussy se trouve dans l'étude approfondie du langage symbolique créé de toutes pièces par Maeterlinck et dans les pulsions de ce langage parfaitement perçues par le compositeur ».

Le texte de Maeterlinck foisonne de symboles. Rien n'y semble dit qui ne renvoie à une réalité beaucoup plus significative bien que fort difficile à saisir sans l'aide d'un guide. D'autant que le cheminement du personnage central (Mélisande) s'accomplit dans une trajectoire initiatique.

C'est Jung qui disait que « Le symbole n'explique pas, il renvoie au-delà de lui-même vers un sens encore dans l'au-delà, insaisissable, obscurément pressenti, que nul mot de la langue que nous parlons ne pourrait exprimer de façon satisfaisante ». À cela Debussy aurait pu répondre que la musique est précisément faite pour l'inexprimable.

C'est par conséquent au sens profond du « mot », et non à sons sens immédiat, auquel le compositeur s'est intéressé. Il faut alors admirer ce que Terrasson appelle ce « système de cellules musicales que le musicien a su créer, afin de permettre au son de stimuler et de coordonner les réactions inconscientes de l'auditeur-spectateur. Il fallait solliciter les sous-couches dissimulées pour arriver à la perception du mystérieux moment où matière et âme se confondent et ajouter la puissance suggestive de la musique à celle de la poésie ». Faut-il préciser que le *Pelléas* de Debussy a réussi de manière stupéfiante cette osmose ?

Si la version Desormière ne nous restitue malheureusement pas l'imagerie sonore dans toute son indispensable complexité, celles de Karajan et de Dutoit y parviennent sans mal avec une technologie nettement plus efficace. Ce qui ne signifie point qu'elles le fassent de la même manière. Karajan se préoccupe prioritairement du substrat musical de l'orchestre. Avec lui l'inexprimable debussyste « prend nettement le pas sur le texte. Les paroles — souvent peu claires chez von Stade, Stilwell, Raimondi et Denise — s'intègrent à une ligne vocale qui est davantage considérée pour sa couleur instrumentale; ce qui a l'avantage de faciliter l'identification des personnages.

Fort heureusement, Dutoit va beaucoup plus loin. Il accorde au texte de Maeterlinck la place de clenchœur d'images sonores qui lui revient. Il a compris que la façon la plus sûre de se rendre jusqu'à Debussy passait par le « mot-symbole » que l'auditeur doit clairement distinguer. C'est là-dessus et en rapport avec l'action dramatique que le chef suisse modèle sans cesse, avec un rare bonheur, les coloris de son orchestre.

Sa distribution (française, faut-il préciser) tient également compte — mieux que Desormière et autant que Karajan — de la variété des timbres vocaux. Au disque, ce détail revêt une grande importance puisque les traits des personnages se perçoivent à travers la voix.

Ici, Colette Aliot-Lugaz atteint presque la perfection; ce qui fait rivaliser sa Mélisande avec celle d'Irène Joachim. Elle semble avoir trouvé encore mieux que ses collègues, l'équilibre entre la rigueur rythmique de la ligne vocale « debussyste » et la déclamation naturelle du texte.

Le *Pelléas* de Didier Henry demeure supérieur en qualités vocales et dramatiques à celui de Richard Stilwell. Si je préfère le Golaud plus incarné de José van Dam, celui de Gilles Cachemaille n'en demeure pas moins convaincant. Moins belles que celles de Nadine Denise et de Ruggero Raimondi, les voix de Claudine Carlson et de Pierre Thau ne les empêchent pas d'incarner très justement les personnages de Geneviève et d'Arkel. Qu'au à l'Yniold de Françoise Golfier, il se compare avantageusement à celui de Christine Barbaux et de Leila ben Sedra.

TÉLÉVISION / chronique

Hugo Léger

JE NE SUIS pas sûr que les Beaux dimanches le seront à ce point, après la diffusion de *La santé : et maintenant qui va payer ?* Dans ce premier Dossier spécial de la saison, le journaliste Pierre Sormany a passé au scalpel le financement du système de santé canadien, pesé le pour et le contre de la privatisation des soins. Un reportage dense, tentaculaire, qui fera palpiter le cœur des contribuables, mais qui a le mérite de remettre les électrocardiographes à l'heure.

Première mise au point qui bouscule les idées reçues. « Cessons de dire que la santé nous coûte trop cher, dit Pierre Sormany. Il n'y a pas lieu de paniquer. Au Canada, on réussit à bien contrôler les coûts. D'accord, avec le vieillissement de la population, les besoins sont énormes et iront augmentant. Mais, la santé ne coûte pas ici plus cher qu'ailleurs : près de 9 % du PNB (50 milliards \$), les États-Unis sont à 12 %. Ce n'est d'ailleurs pas un problème de coût, mais de déficit : les coffres de l'État sont à sec. La vraie question, c'est d'ailleurs de savoir si on met cet argent aux bons endroits. »

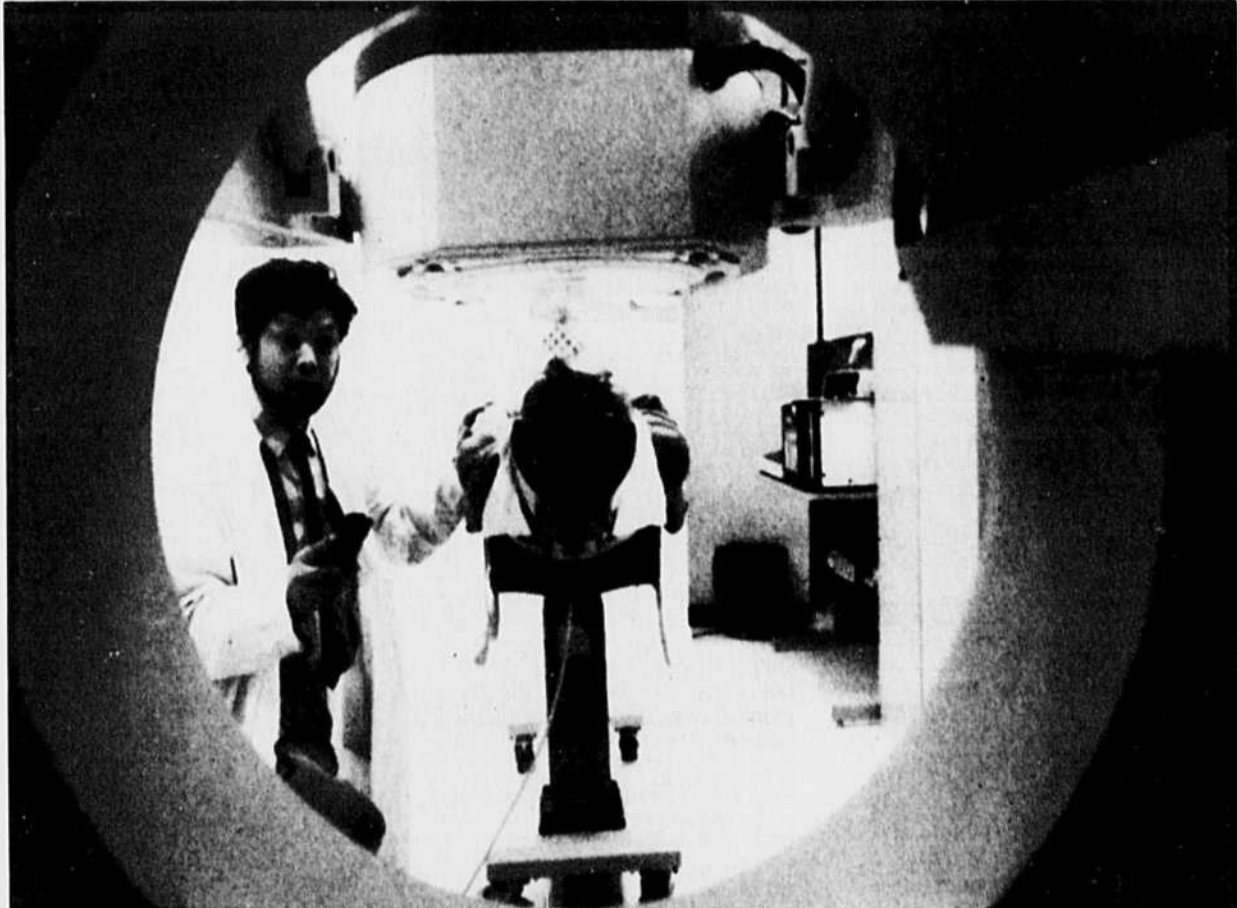
Outre la gratuité des médicaments pour les personnes âgées qui en font une surconsommation, Sormany pointe plus globalement du doigt la médecine technologique : toutes ces mères qui se font mettre sur le monitoring foetal et qui subissent la césarienne au moindre problème. « Le gain réel en termes de productivité est nul, prétend le journaliste. Les enfants n'ont ni plus, ni moins, de complication ici qu'en Suède ou en France et ça coûte plus cher. La médecine technologique est utile pour sauver quelques vies, mais se généralise insidieusement dans le système : tout le monde veut un scanner, la résonance magnétique nucléaire. »

Mais, technologie de pointe ou pas, il va falloir déterrer l'argent là où il se trouve. En l'occurrence, dans nos poches. Ne dit-on pas que la vie humaine n'a pas de prix ? Quand il s'agit de leur propre santé, les citoyens sont prêts à déboursier pour de petits services. La solution logique, c'est de facturer de plus en plus de choses en périphérie : scanner, test de laboratoire. Difficile à accepter, n'est-ce pas : payer avec un canon sur la tempe n'a jamais été une perspective très réjouissante.

Tranquillement, sans faire de vague, et le dossier le montre très bien, la privatisation fait son petit bonhomme de chemin. On laisse le privé offrir en catimini des services complémentaires et payants qui concurrencent le public. Par exemple, depuis 1988, les traitements de physiothérapie ne sont payés par l'Assurance-maladie que s'ils sont donnés à l'hôpital. Comme la chambre est très onéreuse pour l'État, le patient aura illico son traitement. En clinique externe, cependant, il attendra entre neuf et 18 mois. Résultat ? Les patients vont au privé. Deuxième exemple : à Montréal, si un individu veut un scanner, il l'obtiendra gratuitement à l'hôpital après neuf mois d'attente en moyenne. Au privé, il l'aura la journée même pour 200 \$.

Plusieurs intervenants, dont l'administrateur Michel Clair, s'élèvent contre l'absence de débat et la lâcheté des élites politiques qui laissent la privatisation « se faire par la porte d'arrière ». Car, tous les sondages le montrent : les Canadiens sont très fiers de leur système de santé et se méfient de la

Le prix de la vie



« La médecine technologique est utile pour sauver quelques vies, mais se généralise insidieusement dans le système : tout le monde veut un scanner, la résonance magnétique nucléaire. »

médecine à but lucratif. « Il y a un refus politique plus fort ici qu'en Angleterre ou aux États-Unis, d'envisager la médecine comme une business rentable », de dire Pierre Sormany. Il n'y a donc pas un dirigeant sensé qui va officiellement applaudir l'émergence d'une pratique privée. Ce serait politiquement suicidaire. On tolère et on laisse le milieu absorber les manques.

Ainsi, la Réforme Côté a largement discuté structure, régionalisation, mais de sous, assez peu. Au Canada, on tient le financement public pour acquis, pense Sormany. Pourtant, n'est-il pas en train de progressivement s'égrener. « Il n'y a pas de raison de s'inquiéter de l'implantation prochaine d'une médecine à deux vitesses, l'une de pauvres, l'autre de riches, mais on met en place des structures compétitives qui pourraient faire en sorte qu'il y en ait deux. »

Débrouillez-vous ?

Si les enfants ont l'Halloween, les travailleurs, le 1er mai, les vieilles filles, la Sainte-Catherine, les téléspectateurs câblés, eux, ont *Le Grand débrouillage*. Lors de cette fête annuelle (ou bi-annuelle, selon l'état du recrutement), Super écran joue les bons samaritains et décide de pelletter la neige de son écran pendant tout le week-end. Imaginez : jusqu'à demain, minuit, 17 films gratuits à la télé payante, c'est mieux qu'une vente de liquidation, chez Mille Millions de tapis et tuiles. Oui, Papa ! Un week-end stratégique d'ailleurs : celui des fenêtres doubles, à installer, de la chaufferette à remonter du sous-sol, bref du cocon qu'on prépare pour l'hiver qui, bien sûr, ne tardera pas à arriver. Et, qui dit cocon, dit télé. Vous, simples câblés, qui étiez condamnés à regarder, sans son, *L'Invasion des amazones roses* dans le coin supérieur droit du voir 2, vous pourriez désormais voir *Les Extraterrestres en balade*, sans vous arracher les yeux. Quel cadeau, mes amis !

« Depuis 1984, l'année de la création de Super-écran, c'est

devenu une tradition, soutient Christiane Boucher, directrice des ventes. On n'a même dit que certaines personnes font des *bed-in* lors du *Grand débrouillage*; ils mangent au lit et regardent la télé toute la fin de semaine. » Ça marche, donc. Un vrai week-end de permissivité, de transgression, qui viendra gonfler le nombre des 150 000 abonnés. À preuve : l'opération de l'automne 1990 a ramené 10 000 nouveaux clients. Pourquoi alors ne pas répéter l'expérience plus souvent ? Télémentaire, mon cher Watson : on ne veut pas insatisfaire les abonnés qui ont déjà payé, eux, pour obtenir une relative exclusivité. Télé payante, pas gratuite.

Avec l'introduction du système Videoway (nouvelle fréquence, nouvelle technologie), il y a presque deux ans, Super écran a réussi à juguler l'épidémie de décodeurs pirates qui ralentissait le

recrutement d'abonnés. Depuis, les courbes ne connaissent qu'une direction : grimpe. Aux bureaux de Super écran, on attend la vague du week-end : « On fonctionne comme un téléthon. Nos téléphonistes sont prêtes », dit Christiane Boucher.

Un hic : en consultant la liste des films, je n'ai pas vu, ma foi, grand-chose à débrouiller : 90 % de films américains pas plus fortiches qu'il ne le faut. Je m'attendais à plus alléchant, hormis *Le Freshman* (dimanche, 20 h 05). « On ne peut pas offrir trop de gros canons, ça ne serait pas représentatif de notre programmation régulière, répond Mme Boucher. On va avec le goût diversifié de nos abonnés et le bassin de films disponibles. »

Alors, si lundi matin, vous ressentez un manque profond, vous comprendrez. Pavlov, es-tu là ? Ma carotte, mon Super écran.

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT
DIRECTION : YVETTE BRIND'AMOUR • MERCEDES PALOMINO
DU 1^{er} OCTOBRE AU 3 NOVEMBRE 1991

Lettres d'amour

de A.R. Gurney

Traduction : Jean Leclerc • Mise en scène : Michèle Magny

Pièce interprétée en alternance par quatre duos de comédiens

Louise Deschâtelets et Jean Leclerc

Marie Tifo et René Gagnon

Andrée Lachapelle et Michel Dumont

Yvette Brind'Amour et Gérard Poirier

Éclairages : Claude Accolas • Arrangements musicaux : Sylvie Boudreau

Prix spéciaux : Âge d'Or • Groupes • Étudiants

RÉSERVATIONS

4664, RUE ST-DENIS MÉTRO LAURIER, SORTIE GILFORD

844-1793

Rainer Honeck
violin solo du Philharmonique de Vienne
accompagné au piano par
Andrew Tunis

en
Récital

à la salle
Claude-Champagne
Vendredi
4 octobre 1991
20h00

Présenté par
Comusica
et
L'Institut des cuivres du Québec



Programme
Sonate en mi mineur, K 304
Sonate no 9 «Kreutzer»
Sonate no 3, en ré mineur, op. 108

W.A. Mozart
L.v. Beethoven
J. Brahms

Radio-Canada
CBF-FM Stereo 100,7

Réservation
Admission: 522-1245
1-819-595-0883

17% DE
RÉDUCTION
ÂGE D'OR &
ÉTUDIANT

BANQUE ROYALE

OSM

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
CHARLES DUTOIT

LES CONCERTS BANQUE ROYALE

Baroque et Classicisme
basilique Notre-Dame

19h30

jeudi 3 octobre • vendredi 4 octobre



Rossini:

2 sonates pour cordes

D. Scarlatti:

Salve Regina pour soprano et mezzo-soprano

Pergolesi:

Stabat Mater pour soprano et mezzo-soprano

Charles Dutoit
Sinfonietta de Montréal
June Anderson, soprano
Cecilia Bartoli, mezzo-soprano

Billets: 26\$, 16\$, 9\$

en vente à l'OSM, aux guichets de la Place des Arts, Admission et à la basilique Notre-Dame avant le concert
Renseignements: OSM, 842-9951



Rossini:

2 sonates pour cordes

Pergolesi:

Salve Regina en do mineur pour soprano

A. Scarlatti:

Stabat Mater pour soprano et mezzo-soprano

ARTS VISUELS

La nature sublimée

Jean-Paul Hufrier

Galerie Riverin-Arlogos 197, chemin du lac d'Argent Eastman Jusqu'au 10 octobre 1991

Marie-Michèle Cron

PRENEZ une tomate encore verte et mettez-la dehors, sur le rebord d'une fenêtre. Gorgée de soleil, elle vira à l'orangé puis au rouge écarlate. Prenez un tableau de Jean-Paul Hufrier et immergez-le dans la nature. Têtu, bafoué par les vents et les pluies, caressé par la chaleur d'août, il résiste vaillamment aux intempéries. Et explose, porté par une peinture virulente où les exubérances chromatiques font tomber le regard dans une sorte de vertige étourdissant. Car, pendant un mois, parachuté au Québec, cette terre de contrastes où il n'était jamais venu auparavant, l'artiste français Jean-Paul Hufrier s'est installé chez Pierre Riverin, puis il a accroché sur les portes coulissantes d'une grange prêtée par le maître des lieux, des toiles qui n'attendaient que ses «pouces verts» et les humeurs climatiques pour s'épanouir. La série des «tableaux tomates» allait mûrir sous le geste frénétique et catalytique de l'artiste, naître sous le regard des passants muets, des automobilistes surpris dans leurs manœuvres légèrement hypnotiques. Exit l'image d'Épinal du peintre qui plante son chevalet dans le pré vert tendre pour reproduire fidèlement le réel. L'abstraction a pris le mors aux dents et Hufrier, la clé des champs. Mais pas pour longtemps. Car dans la galerie, les œuvres désormais im-

bibées des paysages de l'Estrie et de cet automne qui arrive souvent sans crier gare, expérimentent un autre espace, télescopent d'autres regards. Dégoulinures, traces, éclaboussures de noir forment une résille qui s'ouvre et coule sur des touches violemment appliquées par le pinceau et où des hordes de jaunes pétulants, de rouge pivoine, de vert cru dansent la danse du diable. Il y a une telle rage de peindre ici, que le spectateur se laisse emporter par cette tornade qui l'emporte loin, loin de tout dans la peinture. Abstraction lyrique? Peinture néo-gestuelle? Expressionnisme abstrait? Jean-Paul Hufrier, se méfie des étiquettes comme de la peste. Défiant les modes et les courants, il n'a cessé de redonner à la peinture, la place qu'elle a occupée dans l'accélération de l'Histoire. Une suprématie dont elle a obtenu le bénéfice pendant des siècles et qui s'est soudainement trouvée menacée par le fougueux brassage des multiples techniques et disciplines.

«Je pense qu'en Europe, on est en train de rentrer dans une phase picturale dit-il. En France, les gens, surtout ceux qui ont 15 ans de moins que moi, sont saturés de l'art conceptuel qui est stérile. Je m'en rends compte par la façon dont ils m'accueillent car j'ai ouvert certaines portes et réussi jusqu'à présent ma petite histoire, sans avoir les appuis officiels. Alors, j'ai ce retour et cela me laisse de l'espoir pour l'avenir car j'ai horreur de l'at tel qu'on en parle, tel qu'on le voit. L'art conceptuel est un système qui a été mis en place par des professionnels de l'art, par des gens qui sont passés par l'université et qui ont une perception artistique très mentale.» Cette fixation sur le

conceptuel semble être européenne. N'ont-ils pas souffert, eux plus que les autres, des excès de la Raison? Hufrier, ce fils du nord issu d'un milieu modeste, constamment travaillé par cette fureur de peindre qui ne le quittera jamais, part pour Paris dans les années quatre-vingt, trouve un atelier, entre à la fameuse galerie Stadler qui le représente depuis, et dans laquelle il tiendra sept expositions solos. Pas mal pour cet artiste prolifique qui peint à une cadence effrénée, expose et voyage beaucoup, saisissant lors de ses passages en Chine, en Inde, en Espagne, au Maroc ou en Thaïlande, l'air du temps, les douceurs voilées de Ceylan, l'odeur sucrée des dattes.

«Le rapport humain a été important pour moi, car lorsqu'on peint, on a tendance à se protéger pour rendre les choses plus originales expliquées. J'ai renversé cette notion car elle ne m'intéresse pas du tout. On est toujours porté par sa pulsion, par la culture mais il faut qu'il y ait l'intervention des autres. Si un tableau existe, c'est qu'il y a un rapport triangulaire entre le spectateur, l'œuvre et celui qui la fait. Si une peinture existe, elle doit donner envie à quelqu'un d'autre, de faire aussi quelque chose. J'ai vécu de cette manière en me référant à des histoires anciennes, à des images. Je vivais une espèce d'angoisse isolée très forte, mais en voyant l'image d'un tableau peint au Moyen-Âge par exemple, mon existence était justifiée. » Amplement pourrait-on rajouter. Car à voir les grands formats disposés sur les murs de la galerie, on ne peut qu'intervenir, spectateur timide ou figurant attentif, dans ce ballet sensuel et dynamique. Hufrier sublime la nature, rappelant par l'utilisation



PHOTO CHRISTIAN DUCASSE

Jean-Paul Hufrier, à la Galerie Riverin-Arlogos, à Eastman.

de couleurs flamboyantes, les œuvres d'un Tom Thompson. Mais ici, nulle quête mystique, nulle dimension animiste qui prévalaient dans les toiles du Groupe des Sept. Nous sommes en Estrie, sur les rives du lac d'Argent et septembre arrive.

Une lumière particulière émane des tableaux où des stries de peinture, sortes de fragments de fossiles ou de dessins rupestres oubliés par les hommes et le temps, vibrent

d'une force souterraine, organique. Le soleil a écrasé ses rayons sur des arbres écorchés par des traces sanglantes. Parfois, des carrés aux contours irréguliers, soulignés de larges traits opaques, forment des tableaux dans le tableau, accusant une sorte de mise en abîme, un recadrage en équilibre entre deux mondes qui recrée un nouvel espace. L'œil peut s'y perdre à l'infini ou revenir à la surface, ballotté par des forces insoupçonnables. Puis, il s'arrête dans sa

course. À l'extérieur, à travers la baie vitrée de la galerie, un arbre a été frappé par les feux de l'automne. Il est rouge... tomate.

- 2616) - Oeuvres récentes de Cozic, du 12 sept. au 13 oct.
GALERIE H.E.C.: 5255 ave Decelles, Montréal (340-6298) - Fantastique métré de Montréal, photographies de Robert Fournier et huiles et acryliques de Noreen Mallory, jusqu'au 1er oct.
GALERIE SAMUEL LALLOUZ: 372 ouest Ste-Catherine, Montréal (398-9806) - Oeuvres de Al McWilliams et Sylvie Readman, jusqu'au 5 oct.
GALERIE LUMIERE NOIRE: 3575 St-Laurent, bur. 222, Montréal (845-1478) - Oeuvres de Anne-Marie Castelain, jusqu'au 20 oct.
GALERIE MICHEL-ANGE: 430 Bonsecours, Montréal (875-8281) - Oeuvres de Ayotte, Barbeau, Bellefleur, Dallaire, Fortin, Gagnon, Lemieux, Richard, Riopelle.
GALERIE MONTCALM: 25 Laurier, Hull (819-595-7171) - Les derniers témoins de notre passé rural, oeuvres d'artistes canadiens. T. Anthes, R. Banks, L. Gibbs, G. Jenkins, B. Johnson, M. Pratt, W. Roberts, G. Rock, S. Wildman, R. Woodall, A. Wyllie, T.Y. Yukon, du 29 août au 29 sept.
GALERIE OPUS 2: 3981 St-Laurent, ste 210, Montréal (499-0235) - Oeuvres récentes de Evelyn Dufour, Hannibal Srouji et Yang Zheng-Xin, du mer. au dim.
GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY: 307 ouest Ste-Catherine ste 515, Montréal (844-4464) - Oeuvres de Gérald Zahnd et photographies de Torie Toward, jusqu'au 5 oct.
GALERIE ROLLAND: 2350 Guy, Montréal (932-9739) - Estampes originales de maîtres européens et québécois: Dussau, Ting, Pellan, Riopelle et autres, lun. au ven. 10h à 17h30, sam. 10h à 17h.
GALERIE 67: 990 ave de Salaberry, Québec (418-522-2233) - Oeuvres de Suzanne Martel, du 11 au 29 sept.
GALERIE 3: 4710 St-Ambroise, ste 101, Montréal (939-1704) - «Hindin Agenda», installation photographique du Jon Baturin, du 4 au 30 sept., du lun. au ven. de 9h à 17h.
GALERIE LA 3e VAGUE: 163 est St-Paul, Montréal (878-1404) - Oeuvres de Robert Bob Deblouis, du 1er au 20 oct.
GALERIE TROIS POINTS: 307 ouest Ste-Catherine, ste 555, Montréal (845-5555) - Oeuvres de Pierre Bellemare «L'ange qui achetait des vestons», du 4 au 28 sept.
GALERIE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL: 2332 Edouard-Montpetit, 4e, Montréal-

- Photographies de Jacques Leduc, Stephan Ballard et Sophie Jodan, jusqu'au 3 oct., mar. au sam.
GALERIE UOAM: Pavillon Judith-Jasmin, 1400 Berr, salle JRI20, Montréal (987-8421) - «La griffe québécoise dans l'illustration du livre pour enfants» jusqu'au 6 oct. - Photo Vidéo, installations de 5 étudiants, jusqu'au 6 oct.
GALERIE BRANDA WALLACE: 372 ouest Ste-Catherine, ch. 508, Montréal (393-4066) - Dans la galerie principale, œuvres de Marian Penner Bancroft, et en coulisse (Backstage), photographies couleur de Robert Walker, du 7 au 12 oct., du mar. au sam. de 11h à 17h.
GALERIE WEST END: 1358 ave Greene, Westmount (933-4314) - Oeuvres de Miyuki Tanobe, du 28 sept. au 12 oct.
GALERIE WESTMOUNT: 4912 ouest Sherbrooke, Montréal (484-1488) - Oeuvres de G. Ross, du 5 au 20 oct.
L'INSPECTEUR ÉPINGLE: 4051 St-Hubert (coin Duluth), Montréal (598-7764) - «Le grand chasseur zone 18» installation de Marc Gagnon, du 15 sept. au 11 oct. - Les dim. performances de M. Gagnon à 16h.
INSTITUT CULTUREL ITALIEN: 1200 Dr. Penfield, Montréal (849-3473) - Oeuvres de Aldo Vitturini: «Brésil au quotidien», du 9 sept. au 6 oct.
JARDIN DE LA SCULPTURE: Centre de la nature de Laval, 901 ave du Parc, Laval - Sculptures monumentales réalisées dans le cadre du Symposium international de la sculpture Laval 1990, tous les jours de 9h à 22h.
MAGASIN OGILVY: 1307 Ste-Catherine ouest, Montréal - Salle Tudor: La Fondation du jeune ballet du Québec organise une exposition-vente des œuvres de Riopelle, du 2 au 5 oct. MAISON LOUIS-H. LAFONTAINE: 314 Marle-Victorin, Boucherville (449-8347) - Oeuvres de Pinaud (Georgette Pinaud-Plante), du 15 sept. au 11 oct.
MAISON DU MEUNIER: 10 897 rue du Pont, Ile de la Visitation (872-5913) - Oeuvres de Georges Lemire et Lyne Rivard, pastels à l'huile, acryliques sur toile, gravures et une œuvre mix-média, du 31 août au 30 sept.
MAISON DU PRESSOIR: 10,865 du Pressoir (métro Henri-Bourassa) Montréal - Tous les instruments qui servent à mesurer le temps, du clepsydre à l'horloge atomique - Histoire de la photographie, du 8 sept. au 27 oct.

- MICHEL TÉREAULT ART CONTEMPORAIN: 1192 Beaudry, Montréal (521-2141) - Oeuvres récentes de François Vincent, jusqu'au 19 oct.
OBORO: 3981 St-Laurent, Montréal (844-3250) - Oeuvres de Helen Chadwick, du 7 sept. au 6 oct.
OCCURRENCE: 911 est Jean-Talon, Montréal (495-3353) - «Paysages» photographies de A. Dubo, G. James, L. Lefebvre, M. Rudewal et G. Szilasi, du 15 sept. au 20 oct.
OPTICA: 3981 St-Laurent espace 501, Montréal (287-1574) - Installation photographique de Ginette Prince, jusqu'au 6 oct.
PETITE GALERIE D'ART DE ST-CALIXTE: 6160 Route 335, St-Calixte (222-1507) - Exposition rétrospective des œuvres peintes et sculptées de Léopold Bourjot du 25 août au 6 oct., du jeu. au dim. de 12h à 17h.
WADDINGTON AND GORCE INC.: 2155 Mackay, Montréal (847-1112) - Oeuvres de Louise Masson, du 14 sept. au 3 oct.

tionnent la mémoire et présentent un réinvestissement de leur histoire individuelle à travers le quotidien, les rôles sociaux ou les comportements socioculturels, dans le cadre du Mois de la photo, du 10 sept. au 27 oct.

MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRACE: 3 55 Botrel, Montréal (872-2157) - Dans le cadre du Mois de la photo, exposition d'Arlain Chagnon et Fafael Goldchain. Goldchain peint de son pas d'origine, le Chili, des intérieurs de maisons aux couleurs vives, du 6 sept. au 6 oct.

MAISON DE LA CULTURE LA PETITE PATRIE: 6707 Delrimer, Montréal (872-1730) - Graciela Turbide présente 70 de ses photos dans le cadre du Mois de la photo, du 7 sept. au 6 oct.

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal (872-2266) - R. n. Benner: installation photographique. Son travail met en relief la notion de propriété et la condition sociale des Indiens d'Amérique latine - Larry T. well: photojournalisme. Sa photographie est dénonciatrice des crimes commis contre la personne en Amérique latine, du 3 au 29 sept.

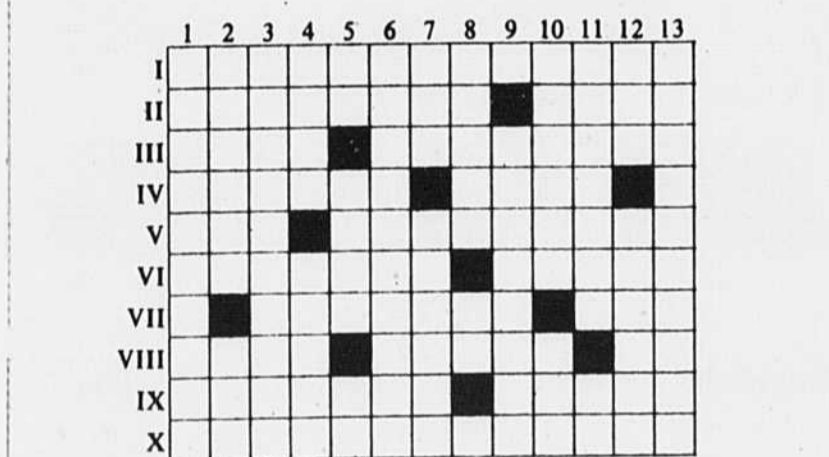
AFFICHES ENCADREMENT LAMINAGE atelier 60 COIN ST-LAURENT ET FAIRMOUNT OUVERT LE DIMANCHE 276-2872

Spécial d'automne! Les beaux détours Samed, le 5 octobre Conférence, repas «fine cuisine» et visite de l'exposition «la griffe québécoise dans l'illustration du livre pour enfants» à la Galerie de l'UQAM. Samedi, le 19 octobre Musée du Québec Son histoire, ses collections, son architecture et l'importante exposition de peinture québécoise 1820-1850. 276-0207 ou 259-7629

GALERIE SIMON BLAIS 4521, rue Clark suite 100 Montréal (514) 849-1165 Mardi au samedi de 9h30 à 17h30 et sur rendez-vous GINETTE BOUCHARD Dernière journée LOUIS JAQUE Vernissage mercredi 2 octobre à 17 h.

RIOPELLE oeuvres sur papier sélectionnées 2 octobre - 18 octobre 91 L'Achat d'une oeuvre de RIOPELLE vous rendra éligible au tirage d'une lithographie originale de RIOPELLE, signée par l'artiste, d'une valeur de 2000\$. ARTES galerie d'art 102, ave Laurier Ouest Montréal 271-1211

MOTS CROISÉS DU MONDE



HORIZONTALEMENT I. Sert dans les cas désespérés. - II. Plaisant au goût et à la couleur. Fut des amis de Napoléon. - III. On en parle à la rentrée. Sont restés sur trop de rayons. - IV. Fait piquer de l'avant. Il est de taille, mais sans envergure. - V. Rames. Perdre ses qualités. - VI. Peut faire mal sans être de qualité. Rivière. - VII. N'ont rien appris. Pour un Anglais. - VIII. Un grand pays sans bon sens. On en a fait des copies. Article. - IX. Fait remonter la pente. Pourvu, il l'est de droite à gauche. - X. Mirent en profondeur.

VERTICALEMENT 1. Traître? - 2. On ne l'aura pas gagnée. En dernier. - 3. Ingénues un peu rétro... - 4. Faire durer. A tout dans la tête. - 5. Pronom. Son nom de guerre est le plus connu. Note inversée. - 6. Parcours. - 7. Le plat principal est mal présenté. Pour toute la lignée. - 8. Fit des vagues.

SOLUTION DE LA SEMAINE DERNIÈRE

Horizontalement I. Décathloniens. - II. Ecrouée. Envia. - III. Mous. Rudoient. - IV. En. Trident. Oi. - V. Noceuses. Ions. - VI. Ami. Os. Iman. - VII. Girafe. Resala. - VIII. Esau. Etêt. Gai. - IX. Utile. Inscrit. - X. Restructurés. Verticalement 1. Déménageur. - 2. Economiste. - 3. Cru. Cirais. - 4. Aoste. Ault. - 5. Tu. Ruof. Er. - 6. Hérissee. - 7. Leude. Tic. - 8. Désirent. - 9. Néon. Metsu. - 10. Initias. Cr. - 11. Eve. Onagre. - 12. Ninon. Laie. - 13. Satisfait.

WEEK-END

SAMEDI JASS inc., organisme à but non lucratif, organise tous les samedis une marche de santé sur le Mont-Royal. Départ à 14 h à l'angle des rues Mont-Royal et de l'avenue du Parc, coin sud-ouest. Rens.: 388-8277. L'Association des familles Veilleux inc. invite tous ses membres et autres descendants à une rencontre qui se tiendra à l'École Polyvalente St-François, 228, 4e avenue Lambert à Beauceville, le samedi 5 octobre à compter de 11 h. Rens.: (418) 623-1922. La Fédération des amicales Jésus-Marie vous invite à une grande fête des Retrouvailles, dite «Journée Jésus-Marie», le samedi 19 octobre, au 1420, boul. Mont-Royal à Outremont. Date limite d'inscription, le 6 octobre. Rens.: 344-0522 ou 273-4271, poste 253.

Session pour aînés à la pré-retraite et à la retraite, débutant le 8 octobre. Soirée d'information gratuite le mardi 1er octobre à 19 h, au 6850 rue Sherbrooke est à Montréal. Réserv.: 672-0533. Les Associés bénévoles qualifiés au Service des jeunes offrent aux bénévoles une formation pour améliorer leurs compétences et répondre à leur désir de se perfectionner. Rens.: 389-9315. La Society for Technical Communication parraine une journée d'études intitulée «Conception de scénarios pour films et vidéos informatifs». Ce séminaire sera dirigé, en anglais, par S. Marty Shelton, le samedi 5 octobre de 8 h 30 à 17 h, à l'Institut national de recherches scientifiques, 3465 rue Durocher à Montréal. Réserv.: 274-8193. Le groupe l'Entre-Nous invite toutes les personnes seules à participer à son souper-rencontre dansant «romantique», le samedi 5 octobre prochain. Sujet de discussion: «Qui a tué le romantisme»? Réserv.: Violette au 648-7075. Le Centre St-Pierre offre un atelier sur la toxicomanie pour les personnes qui ont à vivre quotidiennement avec un toxicomane, débutant le 5 octobre. Inscr.: 324-3561, poste 303.

DIMANCHE Le Centre éducatif forestier du Bois-de-Belle-Rivière offre un atelier intitulé: «L'aménagement forestier, c'est pas sorcier», le 29 septembre et les 6, 13, 14 et 20 octobre à 14 h, au 9009 de la route 148 à Mirabel, dans le secteur de Ste-Scholastique. Rens.: 258-3433. Aux amis de l'Histoire, conférence intitulée: «Marguerite d'Youville et ses contemporains» donnée par Soeur Estelle Mitchell, le dimanche 29 septembre à 14 h 30, à l'amphithéâtre de la Maison-mère c.n.d., au 4875 ave. Westmount (entrée porte 16, côté ouest). Rens.: 844-0309. Le CLSC Samuel de Champlain offre des rencontres avec un groupe de parents d'enfants de 6 à 12 ans, les lundis de 19 h 30 à 22 h, du 23 septembre au 2 décembre - Rencontres sur le thème «Intimité, tendresse et sexualité», les 2, 9 et 16 octobre à 19 h. Inscr.: 445-4452, poste 258. Le Centre de bénévolat de Laval inc., a un urgent besoin de bénévoles qui acceptent de faire du transport/accompagnement, pour ceux et celles qui n'ont personne pour les accompagner dans leurs déplacements. Rens.: 669-1704. L'Institut Reine-Marie, 9300, boul. St-Michel, organise des retrouvailles, le 29 septembre pour les élèves de 1956 à juin 1972. Rens.: 382-0484. L'Ordre des ingénieurs forestiers du Québec organise une marche de sensibilisation pour la protection des forêts sous le thème de «Protégeons notre forêt et ses ressources: un pas vert...», le dimanche 29 septembre à 14 h, au Chalet sur la montagne, situé sur le Mont-Royal. Rens.: 258-3433. PRIM, centre d'accès voué à la recherche et à la création dans le domaine des arts médiatiques et organisme à but non lucratif, propose à la communauté ses ateliers de formation: «Pratique de la vidéo», les 7-8-9-10-11 octobre; «Gestion de projets», les 19-20 octobre; «Initiation à la vidéo interactive», les 7 et 8 décembre. Rens.: 849-5065.

RÉTROSPECTIVE du 29 septembre au 6 octobre 1991 JOHN HAMMOND A.R.C. (1843 - 1939) Vernissage dimanche le 29 septembre à 13h. Winter in Holland, 1887, 15" x 27 1/2" Maison d'Art St-Laurent 742, boul. Décarie, Ville St-Laurent Tél.: (514) 744-6683 HEURES D'OUVERTURE: Mar., Mer.: 10h à 18h - Jeu., Ven.: 10h à 20h - Sam.: 10h à 17h - Dim.: 13h à 17h

CONCOURS EN ARTS VISUELS Echange Mexique-Québec été 92 pour les artistes de moins de 35 ans Museo Universitario del Chopo de Mexico Centre d'exposition du Vieux Palais de Saint-Jérôme Faire parvenir un curriculum vitae, 10 diapositives d'oeuvres récentes avant le 18 octobre 1991. Centre d'exposition du Vieux Palais 185, rue du Palais Saint-Jérôme, (Québec) J7Z 1X6 (514) 432-7171

ARTS VISUELS

Autres figurations

Josette Trépanier
Galerie du Devoir,
211 rue du Saint-Sacrement.

Louise Masson
Galerie Waddington à Gorce,
2155, rue Mackay.
Jusqu'au 3 octobre

**George Bogardi,
April Hickox,
Stuart Mueller**
Galerie Skol,
279, rue Sherbrooke ouest, App. 311 A
Jusqu'au 29 septembre

Wyn Geleynse
Galerie dare-dare,
279, rue Sherbrooke ouest, App. 311B
Jusqu'au 29 septembre

John Max
Galerie Dazibao,
279, rue Sherbrooke ouest, App. 311C
jusqu'au 6 octobre

Jean Dumont

LE STATUT, la raison et la compréhension de la figuration en art ne sont souvent pas les mêmes aujourd'hui pour l'artiste que pour nombre de ceux qui n'ont jamais eu le loisir ou le goût de mettre en doute la justification ou la représentation des apparences comme étant les seuls rôles de l'art dans nos sociétés. Pour ces derniers, les raisins seront toujours ceux que, trompés par la perfection de la ressemblance, les oiseaux venaient becqueter dans la main du jeune garçon représenté par Zeuxis, alors que pour les artistes, peints aujourd'hui, ils ne sont qu'une des formes du sens pluriel de la peinture.

La peur de voir celle-ci être réduite à l'imitation de la nature (peur à laquelle était peut-être aussi mêlé un certain mépris du sensible et du corps hérité de nos ascendances platoniciennes), a engendré, dans le cours de l'histoire moderne de l'art, une méfiance justifiée envers la figuration. Et si on peut considérer le retour, constaté depuis quelques années, d'une forme de celle-ci sur les toiles et les cimaises comme un abandon de cette méfiance, il ne faut en aucun cas le prendre comme un retour aux anciennes valeurs. Pour les artistes d'aujourd'hui, le but de la figuration n'est plus de représenter le monde, mais bien d'être un des moyens de le penser.

Il est d'ailleurs fascinant de constater la diversité des berceaux dans lesquels les artistes actuels font naître leur type particulier de figuration. Chez Josette Trépanier, par exemple, qui expose en ce moment, dans les locaux de la rédaction du DEVOIR, une série de toiles peintes en 1987-88 au cours d'un séjour de 18 mois à Berlin et un autre de 6 mois à Paris, et quelques sculptures en terre cuite réalisées à Montréal, la figuration humaine ne vient pas au monde dans un lieu ouvert, tridimensionnel, dans une quelconque nature, mais semble naître d'un univers clos, de l'enfermement d'une matière brute.

Il y a déjà plusieurs années que cette artiste confronte, dans ses tableaux, son goût de la liberté, son exubérance, sa figuration et son expressionnisme sauvages au mur métaphorique des institutions, de la peinture, de la culture, des traditions, de la famille. Je me souviens qu'en 1983, face à « Murages », la première exposition que je voyais d'elle, devant les personnages agités qui paraissaient sourdre de la matière même de la toile semblable à un mur couvert de graffiti disant le quotidien du social, de l'intime et de la révolte, je me demandais déjà comment un avenir assumé pouvait naître d'un passé donné, comment on pouvait concilier la mémoire et la liberté.

En 1985, son exposition « Enivrante liberté », à la Galerie du 22 mars, représentait, dans un style encore plus libre et plus vivant que la précédente, un sommet dans l'énergie critique mêlée d'humour décapant. Le regard qu'elle posait sur le ballet classique ne laissait personne indemne, ni elle-même, ni la culture. Puis vint Berlin...

Berlin, c'est 18 mois d'un séjour entrepris pour étudier « l'idée de Nord ». Non pas comme nordicité mais, comme l'était le mur de ses tableaux, comme métaphore de la séparation, symbolisée là-bas par cet autre Mur, réel celui-là, dressé au milieu de la ville entre deux images du monde, et encore debout à cette époque. Un séjour durant lequel tout concourait au sentiment d'enfermement, d'immobilité, de finitude et de mort. Le regard d'étrangère qu'elle posait sur un ailleurs, la cave où elle travaillait quotidiennement à la réalisation de ses lithographies, les pierres nécessaires à celles-ci, la chambre donnant sur le Mur, l'extrême pauvreté du quartier, la marginalité de la population, le foisonnement des « punks » en retard d'une histoire...

Pas étonnant que dans cette ambiance à la Wim Wenders elle ait continué à adhérer dans sa peinture à « ces moyens de la rue » que sont les graffiti. Mais il en est fini de l'exubérance des personnages qui naissent avec eux à la surface des murs/tableaux, des murs/livres, des murs/miroirs. Regardez *Mutti*, aux cheveux décolorés et aux lèvres noires, voyez la beauté pathétique du visage de la jeune femme dans *No Future*, la tristesse de celui du garçon dans *Le ciel au dessus de Thierry*. Cette beauté porte en elle les signes de sa fin. Comme si la rigidité des groupes anonymes de la figuration allemande de 1960 avait cédé le pas à un individualisme libre et désespéré.

Un mur est tombé à l'extérieur de cette belle peinture, mais se dressent encore tous ceux qu'on ne voit pas, et tous ceux que nous construisons nous-mêmes sans toujours le savoir : j'ai hâte de voir couverts de graffiti ceux qui se dressent autour de l'érotisme et de la sensualité, les sujets de sa prochaine exposition.

☆☆☆

Les quatre galeries parallèles qui avaient dû quitter leurs locaux du 4060 Boulevard Saint-Laurent ont de nouveau un toit sur la tête, et tout aussi important, le public a retrouvé le chemin de leurs cimaises, situées maintenant au 279, rue Sherbrooke ouest, au dessus de l'espace qu'occupait l'ancienne Galerie Joliet.

Les Galeries Skol, dare-dare, Dazibao ainsi que La Centrale, semblent bien avoir gagné au change. Elles ont signé un bail de 5 ans, disposent d'espace de plus grande surface, mieux disposés et permettant des accrochages plus intéressants. L'adversité les a rapprochées, et elles ont décidé de mettre certaines de leurs ressources pratiques en commun : espace de réserve, service de photocopie et d'audio-visuel, etc.

Tout semble pour le mieux dans le meilleur des mondes... Il me semble malgré tout, qu'en tant que milieu, hors nos illusions, nous avons perdu en l'ancien site quelque chose de difficilement remplaçable : une ambiance qui débordait des galeries pour se répandre la rue. Question d'histoire, d'habitude, de voisinage. Il m'étonnerait que le nouvel environnement à caractère touristique-affairiste favorise cette ambiance « bon enfant ». À moins que la relative proximité du nouveau Musée d'art contemporain et des galeries du 372 et du 307, rue Sainte-Catherine crée un mouvement d'entraînement qui subjugue les indifférences...

En attendant, il faut profiter des expositions accrochées dans le cadre du Mois de la Photo de Montréal, pour aller étreindre les nouveaux locaux. La Galerie Skol réunit trois artistes qui ont travaillé sous le thème de l'autobiographie.

Les regroupements de photographies polaroids de George Bogardi,



Josette Trépanier à la galerie du Devoir.

de Montréal, qui parlent pourtant de sa propre mémoire, de ses images, de ses souvenirs, n'en font pas moins au spectateur complice l'effet qui, disait Barthes, « se produit lorsqu'une autre écriture (l'écriture de l'Autre) parvient à écrire des fragments de notre propre quotidien... »

Le spectateur peut bien essayer de comprendre séparément chacune des photos exposées par les artistes; elles ont chacune un sens partiel que le regardeur peut plier aux propres codes de sa mémoire, mais elle sont faites pour être appréhendées sous la forme de la série. Chaque série constitue une véritable narration.

C'est le cas de *Longing*, d'April Hickox, dont le titre est inscrit sur la photo d'une main s'approchant avec espoir d'une épaule nue, et dont la dernière image du polyptique porte en surcharge le mot « emptiness ». Le cas aussi du *To Breathe*, de Stuart Mueller, dont le polyptique photo est ponctué des mots « Sometime, I Must, Remind, Myself, To Breathe ».

☆☆☆

À la Galerie dare-dare, Wyn Geleynse présente une intrigante installation basée, comme souvent chez cet artiste, sur l'utilisation du film cinématographique. Dans *The Man Trying to Explain Pictures*, deux projecteurs fonctionnant avec des boucles de film 16mm, projettent sur deux petites vitres sans cadre, l'image d'un homme à la tête voilée et celle d'une danseuse en tutu, alors qu'une série de cadres vides, posés sur un tapis, constituent la foule métaphorique assemblée. L'effet est si percutant qu'on est persuadé que si

l'on passe de l'autre côté du tapis, on va voir le dos de l'homme et celui de la danseuse. La surprise passée : que mettez-vous dans les cadres vides ?

Chez Dazibao, il y a un problème; pas avec la galerie, avec l'artiste, qui a l'air d'avoir du mal à livrer la marchandise. En effet John Max, un artiste très important dans l'élaboration de la photographie contemporaine canadienne, et à qui Le Mois de la Photo, Dazibao et Vox Populi voulaient rendre conjointement hommage en proposant des extraits de sa nouvelle production, semble s'en tenir au pied de la lettre et ne livre celle-ci que morceau par morceau.

Je n'ai vu encore que deux photos, mais les citations éparées affichées dans la galerie, et parlant de la guerre, des relations avec les autochtones, du nouvel ordre mondial, ne manquent pas de sel. « L'humanité doit mettre fin à la guerre, ou la guerre mettra fin à l'humanité », disait John Kennedy, et il ajoutait que viendrait un jour où l'objectif de conscience jouirait de la même reconnaissance et du même prestige que ceux du guerrier aujourd'hui. Un ange passe...

Daniel Carrière, voir le DEVOIR du samedi 21 septembre, à déjà parlé des expositions installées à La Centrale.

Chez Louise Masson, la figuration ne fut longtemps qu'indicielle. On la devinait à peine, et quand on croyait avoir découvert un signe de reconnaissance on en doutait dans l'instant qui suivait. Pourtant, la matière, même quand elle était sombre entretenait avec le spectateur une familiarité rare dans les toiles purement abstraites, dans lesquelles les logos nécessaires à l'effraction créent toujours une distance, si minime soit-elle. On pourrait dire que sa figuration était alors de l'ordre de l'ambigüité, qu'elle flottait comme un dé-

sir, une tendresse à la surface des toiles.

Et voilà que, dans son exposition actuelle chez Waddington & Gorce, la figuration s'affirme soudain... Celle-ci n'a rien à voir avec la figuration de Josette Trépanier. Leur généalogie et leur genèse sont même à l'opposé l'une de l'autre. La première est née de la matière, donc du sensible, alors que la figuration de Louise Masson semble être née directement de l'abstraction, donc de l'intelligible, de ce qui doit être dit.

Je dis « semble être née », parce que la matière peinture de Louise Masson, particulièrement dans cette exposition, est d'une telle richesse, qu'elle pourrait très bien être le lieu suffisant de la complexité du spectateur.

Cette figuration tient aussi de sa filiation avec l'abstraction le refus des règles classiques de la perspective. Si les arbres paraissent baigner dans une profondeur celle-ci n'est due qu'à la complexité pourtant limpide de la pâte, et de plus est souvent née dans une partie directement contigue.

Les jeux qui mêlent l'histoire de la peinture abstraite à celle de la peinture de paysage à la surface des toiles ménagent d'agréables surprises. Voyez, dans *Le Pleureur*, comment les drippings ramènent le fond au niveau du premier plan. Ne manquez pas non plus *Arbre et champ*, et la grande tache bleue qui mange une partie de la surface de la toile. Référence du « paysage passé au bleu » des Grecs ? Anne Cauquelin fait remarquer que l'expression « passer au bleu » désigne l'acte par lequel nous omettons tout ou partie d'un message. Louise ne pense pas certainement pas à la déficience oculaire historique des grecs, alors qu'elle est la part qui est omise : l'abstraction ou la figuration ? J'ai aimé l'honnêteté de cet aveu en peinture.

GÉRALD ZAHND

jusqu'au 3 octobre 1991

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY

307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

LES CENT JOURS D'ART CONTEMPORAIN

du 15 août au 3 novembre 1991

Rencontre internationale sur le thème de **Art et espace public**: expositions, vidéos, conférences, visites commentées.

J E S

Dan Graham, Ludger Gerdes, Jeff Wall

Nouvelle version du *Pavillon des enfants* de Dan Graham et Jeff Wall, oeuvres inédites de Ludger Gerdes et Dan Graham. En collaboration avec le Goethe-Institut Montréal.

JEAN-PIERRE RAYNAUD

À compter du 4 septembre 1991.

Importante exposition de **Jean-Pierre Raynaud**.

En collaboration avec l'Association Française d'Action Artistique.

VISIONS 91

Joseph Branco, Lorna Brown, Panya Clark, Barbara Claus, Marie A. Côté, Lucie Lefebvre, Lani Maestro, Alain Paiement, Robert Windrum et Kelly Wood

Dix jeunes artistes professionnels du Québec et du Canada.

GILBERT BOYER

«La montagne des jours», une oeuvre de **Gilbert Boyer** sur le mont Royal.

CIAC - Centre International d'Art Contemporain de Montréal

du mardi au dimanche, de 10 h. à 18 h.

3576, ave du Parc, Les Galeries du Parc, Montréal.

Tél.: (514) 288-0811/Fax: (514) 288-5021

Remerciements: ministère des Affaires culturelles du Québec, ministère des Communications du Canada, Conseil des arts du Canada, Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, CIDEC de la ville de Montréal, ministère du Tourisme du Québec, ministère Emploi et Immigration du Canada, ministère de la Main d'oeuvre du Québec, Le Devoir.

CrownVie
compagnie d'assurance

Chefs-d'oeuvre inuit Galerie Elea London

1616 Sherbrooke O., Montréal, Québec H3H 1C9 • (514) 931-3646
Membre de l'Association Professionnelle des Galeries d'Art du Canada Inc.

LLOYD FITZGERALD

peintures

du 1 au 12 octobre 1991

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke 845-7833/845-7471
Mar. ven.: 10h. à 17h.30 sam.: 10h à 17h

L'espace à voir

Exposition de peintures et de sculptures au profit de la Fondation Charles LeMoine.

Plus de 500 oeuvres de 125 artistes.

Le samedi 5 octobre et le dimanche 6 octobre 1991
12 h à 18 h

Locaux de Piscines Trévi
1235, rue Ampère, Boucherville
(Autoroute 20, sortie de Mortagne)

CAROL WEIDMAN

DANSEURS EN MOUVEMENT — AQUARELLES

Jusqu'au 6 octobre 1991

Galerie **Atelier J. LUKACS** 1529, rue Sherbrooke Ouest, Montréal
Québec H3G 1L7 (514) 933-9877
du mar. au sam. de 9h30 à 17h30, dim. de 13h. à 16h.

LOUISE MASSON

jusqu'au 3 octobre

WADDINGTON & GORCE INC.

2155 rue Mackay, Montréal, Québec, Canada H3G 2J2
Tél.: (514) 847-1112 — Fax: (514) 847-1113

LE 27, 28, 29, 30 SEPTEMBRE

IMPORTANTE EXPOSITION ET VENTE D'ART CANADIEN

(En provenance des successions et collections privées)

- L. Bellefleur
- L. Belzile
- W. Ronald
- M. Fortin
- S. Cosgrove
- L. Molinari
- J.W. Morrice
- A. Lismer
- A. Tapiés
- L. Gervais
- C. Tousignant
- H. Robinson
- R. Dufy
- J. De Tonnancourt
- M. Barbeau
- F. Leduc
- J.P. Mousseau
- T. Hodgson
- F. Verner
- A. Brasillier
- B. Lorjou
- F. Toupin
- O. Leduc
- J.P. Dallaire
- J. Hurtubise
- J. McEwen
- J. Miro
- J. Little
- P. Surréy
- I. Ben Shalom
- R. Pilot
- A.J. Casson
- A. Dumas
- R. Richard
- H. Masson
- C. Kriehoft
- A.Y. Jackson
- J.P. Riopelle
- A. Pellan
- M.A. Suzor-Côté et autres

Samedi le 28 septembre de 10 hres à 18 hres
Dimanche le 29 septembre de 12 hres à 17 hres
Lundi le 30 septembre de 10 hres à 18 hres
l'exposition est prolongée jusqu'au 6 octobre

Galerie d'Arts Contemporains de Montréal
2122 rue Crescent, Montréal H3G 2B1 Tél.: 844-6711